

DAVID HOMEL

Une fable de notre époque
Page F 4

DE VISU

Louis Archambault (1915-2003)
Hommage au sculpteur
Page F 7

LE DEVOIR

LIVRES

CAHIER
F

Défis d'édition

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

C'est une tendance de fond, qu'on finit, sans doute à tort, par regarder comme une fatalité.

Depuis une dizaine d'années, comme celui de la presse, le monde de l'édition s'est concentré, particulièrement en Europe et aux États-Unis, au point de devenir peuplé de géants, de Bertelsmann en Allemagne à Lagardère en France.

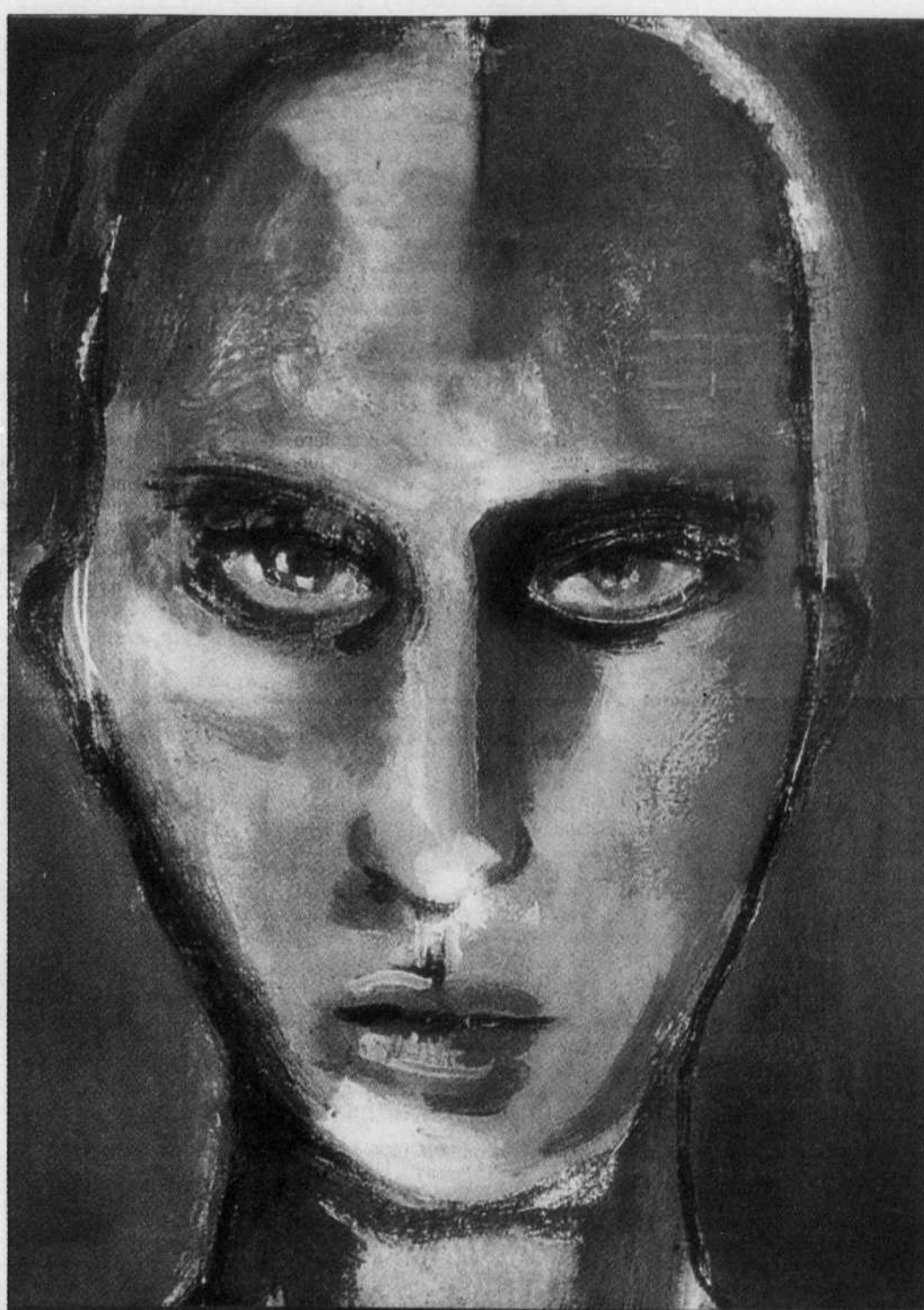
Il y a moins d'une quinzaine, les journaux américains annonçaient en gros titres la fusion de deux lignes de Random House (du groupe Bertelsmann, dont Power Corporation est un actionnaire important), le Random House Trade Group, qui produisait des livres plus intellectuels, et le Ballantine Group, versé dans les romans sentimentaux et dans les thrillers à grands tirages. Du même souffle, la directrice de Random House Trade Group, Ann Godoff, était congédiée pour n'avoir pas réussi à atteindre les objectifs financiers de sa compagnie. Au même moment, AOL Time Warner annonçait sa décision de mettre en vente sa division d'édition, perçue comme n'étant pas assez rentable pour les objectifs de l'entreprise.

Ainsi, le monde de l'édition, réputé autrefois pour avoir une rentabilité modeste, doit désormais atteindre des objectifs de profits significatifs et rapides. Dans son livre intitulé *L'Édition sans éditeurs*, paru en traduction française aux Éditions La Fabrique, André Schiffrin, ancien directeur de Pantheon, ancêtre de Random House, et aujourd'hui directeur d'une maison d'édition indépendante, dénonce vigoureusement cette tendance de l'industrie à tenter la rentabilité à tout prix. Dans les années 1920, explique Schiffrin, les maisons d'édition américaines ne

On attend désormais des maisons d'édition des taux de rentabilité de 12 ou 15 %.

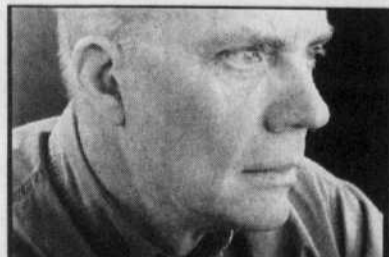
On attend désormais des maisons d'édition des taux de rentabilité de 12 ou 15 %.

VOIR PAGE F 5: DÉFIS



Une voix surhumaine

« Il ne peut pas aimer, il ne peut qu'être admiré »

IDRA LABRIE / PERSPECTIVE PHOTO
Hans-Jürgen Greif

Nietzsche disait que, sans la musique, la vie serait une erreur. C'est sans doute ce que croyaient les castrats, ces jeunes garçons que l'on émasculait pour en faire des chanteurs d'exception à la voix éternellement juvénile. Dans *Orpheo*, son dernier roman paru à L'Instant même, l'écrivain Hans-Jürgen Greif raconte l'histoire d'un jeune homme surdoué qui devient chanteur classique à la suite d'un accident de voiture qui lui coûte sa virilité. Plaidoyer pour l'amour de la musique.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Orpheo, c'est d'abord et avant tout une voix. Une voix divine, aérienne, une voix d'enfant dans un corps d'homme, qui jette comme un enchantement sur ceux qui l'écoutent. C'est une voix inventée de toutes pièces par Hans-Jürgen Greif, une voix de fiction.

Pour l'imaginer, l'écrivain d'origine allemande a dû s'inspirer du seul enregistrement de castrat existant, celui, datant de 1912, d'Alessandro Moreschi.

Moreschi a été le dernier castrat d'Italie, puisque la castration des garçons pour en faire des chanteurs classiques a été interdite à partir de 1870, après que les États papaux eurent été conquis par l'Italie. Cet enregistrement, précise Greif en entrevue, présente une voix fatiguée, sur son déclin. Et cette voix, Greif l'a rajeunie, rafraîchie, pour en faire un trésor, le centre de son dernier roman.

« La voix d'un véritable castrat ou d'un musico, nous n'avons aucune idée de ce que cela pouvait être », explique Greif. Avec un larynx et un pharynx qui rappellent ceux d'une femme, un corps d'homme au torse très développé et la voix d'un enfant, le castrat portait les marques de l'ambiguïté sexuelle. Sa morphologie lui permettait de développer une technique prodigieuse qu'il pouvait exécuter sur trois octaves et demi.

Orpheo, le *musico* de Greif, « castrat » involontaire puisque son émasculat est la conséquence d'un accident, n'échappe pas à cette règle. À la fois chaste et charnel, physique et spirituel, ce chanteur, qui surgit dans l'Allemagne du XXI^e siècle comme un anachronisme vivant, séduit hommes et femmes, qui s'évanouissent ou fondent en larmes à la seule écoute de son art. Les castrats des siècles passés n'étaient-ils pas autant, sinon plus populaires que les chanteurs pop d'aujourd'hui?

« Il ne peut pas aimer, il ne peut qu'être admiré », dit Greif au sujet de son personnage principal. Cette admiration qu'il souhaite plus que tout, sa raison même d'exister, ne lui est cependant pas acquise. Car pour devenir ce chanteur d'exception, *Orpheo*, qui s'appelait initialement Lennart Teufel, est soumis à l'entraînement le plus dur qui soit.

À la suite de son accident, Lennart Teufel, alias *Orpheo*, a en effet la chance ou la malchance d'être recueilli par la Signora, professeur de piano à la discipline infernale, une discipline calquée sur le mode de vie qu'on imposait précisément aux castrats, dans les siècles passés.

VOIR PAGE F 5: VOIX

Louis Archambault
Tête en forme de Naja, 1948
Bronze poli
45,7 cm x 24,8 cm x 32,5 cm
Collection Musée du Québec
Photo : Jean-Guy Kérouac

C'est avec une émotion sincère que nous évoquerons dorénavant l'artiste authentique qu'a incarné Louis Archambault. Ce pionnier de la sculpture moderne, qui savait puiser son inspiration à la source même d'une absolue liberté, laissera une empreinte profonde sur l'esthétique québécoise.

La ministre d'État à la Culture et aux Communications,

Diane Lemieux

Québec

LIVRES
LE FEUILLETON

À la découverte d'une nouvelle Ève

L'écrivain espagnol Juan Manuel de Prada livre une biographie romancée de la poétesse et syndicaliste Ana Mariá Martínez Sagi

Avec ce troisième roman — après *Les Masques du héros* et *La Tempête*, lequel a été couronné en 1997 par le prix Planeta —, l'écrivain espagnol Juan Manuel de Prada sort de la pratique romanesque pure pour se livrer à la fois à une biographie romancée et à une enquête littéraire sur fond historique. *Les Lointains de l'air*, qui a pour sous-titre *A la recherche d'Ana Mariá Martínez Sagi*, nous parle en effet d'une femme assez singulière, née au début du siècle dernier, qui aurait pu tout aussi bien finir encensée par la critique et l'académie, mais qui connut le sort contraire, c'est-à-dire l'anonymat le plus total.

Née dans une famille bourgeoise dont elle allait renier les valeurs (du moins celles de sa mère) pour se tourner vers le syndicalisme, le sport et la poésie, Ana Mariá Martínez Sagi avait pourtant connu son moment de gloire quand, encore débutante comme poète, un des critiques contemporains l'avait qualifiée plutôt admirativement de «*poétesse, syndicaliste et vierge du stade*» — ce qui, en soi, faisait d'elle une femme hors norme, à l'avant-garde de son temps, peut-être aussi un peu dangereuse. Pensez! Non seulement était-elle une femme qui avait la présomption de publier de la poésie dans un monde machiste, mais elle avait encore l'outrecuidance d'exceller dans le sport, où elle fut championne au lancer du javelot. Elle devait le payer cher, mais surtout pour une autre raison, beaucoup moins chimérique: son engagement auprès du parti républicain au moment de la montée du fascisme en Espagne. C'est ainsi qu'elle dut quitter son pays pour la France, et plus tard pour l'Amérique où elle enseigna, pour ne revenir dans son pays qu'en 1969, près de trente ans après son exil.

Encore une fois, Manuel de Prada ne cherche pas seulement à produire la biographie d'une femme exceptionnelle qui connut un triste sort, mais à mettre en scène la recherche qui l'a poussé vers ce personnage dont nous ne connaissons les dessous que lorsque, dans les cent dernières pages du livre, la parole lui sera enfin donnée alors qu'elle a déjà quatre-vingt-dix ans et est sur le point de mourir. Il



Jean-Pierre Denis

aura fallu tout ce temps pour la dénicher. Auparavant, il s'agit plutôt d'une enquête menée par trois personnages: le narrateur (un jeune écrivain fauché en mal de reconnaissance), un libraire boulimique et quelque peu anarchiste qui se spécialise dans les livres rares, Tabares, et une jeune bibliophile, Jimena, que rencontre le narrateur lors d'une foire du livre ancien à Barcelone.

L'ubiquité du romancier...

Tout commence lorsqu'un vieil écrivain décati et complètement fauché, Gonzalo Martel, se départ de ses livres par l'intermédiaire de notre narrateur. Parmi ceux-ci se trouve un recueil d'entretiens, paru en 1930 sous la signature de César González-Ruano, qui parle d'une jeune fille du nom d'Ana Mariá Martínez Sagi. Le portrait que l'écrivain en fait attire immédiatement l'attention du narrateur qui, enthousiasmé par cette découverte, se donne dès lors pour mission d'en apprendre davantage sur elle, quitte à lui consacrer une vie entière(!). Le lecteur se demandera peut-être ce qui peut motiver une telle ferveur chez ce jeune écrivain en herbe qui est à peine plus jeune que Manuel de Prada, car, après tout, n'est-ce pas ce dernier qui a mené l'enquête à l'origine de ce roman? Quelque chose cloche de ce côté, qui tient pour beaucoup à la confusion qui règne entre ces deux instances narratives. La personnalité du jeune homme, qui avoue se chercher des écri-

vains peu connus ou oubliés pour combler son «*besoin d'épater le bourgeois propre à l'adolescence et qui dégénère souvent en désir de prendre la défense d'auteurs modernes exécrables, ou hétérodoxes, ou extravagants*», ne cadre pas vraiment avec la conscience et la plume que l'écrivain de Prada lui prête, cette plume si merveilleusement ample, métaphorique, souvent baroque, qui n'hésite pas à se faire meurtrière quand elle gratte la surface du monde des hommes, surtout celui du milieu littéraire. Car alors le lecteur se trouve déporté du côté de l'autobiographie, assistant à une sorte de règlement de comptes entre un écrivain qui aurait le talent nécessaire pour soutenir une gloire sans défaut et une faune aussi bigarrée que vaniteuse ou fate qui serait vouée aux gémonies. Voyez par exemple le sort fait à ce Gonzalo Martel qui met le narrateur sur la piste d'Ana... «*C'était un visage d'intrigant épuisé sur le retour, une de ces têtes de rapace burinées par l'avarice dont les traits, avec l'âge, s'étaient affinés en prenant l'apparence de l'ascétisme, voire de l'ascétisme affable. Il portait une vareuse moirée, mais les chatoulements de l'étoffe étaient éteints par une couche de crasse qui lui sautait comme une aile de mouche [...]. Je fus attendri par la persistance, dans sa misère noire, de cette vanité tenace et stérile qui le poussait encore à collectionner ses morceaux de prose.*» C'est beau, n'est-ce pas? Et il y en aura encore bien d'autres, de ces descriptions qui nous rappellent le meilleur de Balzac. Aussi, lorsque nous tombons dans la petite cuisine de l'enquête où les personnages se comportent comme des enfants à la recherche de l'île aux trésors, changeons-nous complètement de registre. Et cela est très dérangeant. Nous avons la littérature d'un côté, sombre et tragique, et la vie de l'autre, triviale et infiniment excitable. Bien sûr, il reste Ana Mariá... Un personnage hors du commun, une sorte d'elfe dans un monde barbare, que sa mère sépare de sa maîtresse («*Tu me regardes, imperturbable, du bord de tes rivières perdues. Lointaine. Étrangère. Trop loin de moi, hors de ma vie, se dévide la pelote inépuisable de ton songe.*»), qui traverse la guerre dans le plus grand dénuement, qui perd pendant son séjour en



France la petite fille à laquelle elle avait donné vie, qui est oubliée de tous. Et puis sa poésie, citée dans les dernières pages... «*Que la Mort / me laisse / près de l'eau claire / près de la pousse verte. / Que jusqu'à mes os / arrive / la lumière / des ponants / le murmure du fleuve / les douces aiguilles / de la pluie. Que le vent / des forêts sauvages / me comble de parfums / de pollen et de semences. / Que le coup ferme et dur / de la pioche résonne / dans mes entrailles incultes / dans mes seins de neige. / Que le soc de la charrue / dans les sillons ardents / ouvre des rigoles d'or / dans mon corps gisant. / Que la mort / me laisse / transpercée de soleils / et de rumeurs chaudes.*» Et cela en vaut sans doute la peine.

denisjp@videotron.ca

LES LOINTAINS DE L'AIR
Juan Manuel de Prada
Traduit de l'espagnol par Gabriel Iaculli
Seuil, 2002, 428 pages

Palmarès Renaud-Bray
Le baromètre du livre au Québec
du 22 au 28 janvier 2003

1	Essais	LES NOUVEAUX MAÎTRES DU MONDE ♥	J. ZIEGLER	Fayard	13
2	Roman	JE NE SAIS PAS COMMENT ELLE FAIT	A. PEARSON	Plon	6
3	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon	109
4	Roman Qc	LIFE OF PI ♥	Y. MARTEL	Vintage Canada	14
5	Roman	LE PIANISTE ♥	W. SZPILMAN	Robert Laffont	100
6	Psychologie	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	13
7	Éducation	LES CARRIÈRES D'AVENIR 2003	COLLECTIF	Ma Carrière	2
8	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	121
9	Santé	ET SI ÇA VENAIT DU VENTRE ?	P. PALLARDY	Robert Laffont	24
10	Érotisme Qc	ROUGIR UN PEU, BEAUCOUP, PASSIONNÉMENT	M. GRAY	Guy Saint-Jean	1
11	Roman Qc	UN PEU DE FATIGUE	S. BOURGUIGNON	Qc Amérique	13
12	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEBOURG	L'Homme	107
13	Biographie	ARRÊTE-MOI SI TU PEUX	E. W. ABAGNALE	Stanké	8
14	Psychologie	DE L'ESTIME DE SOI À L'ESTIME DU SOI	J. MONBOURLETTIE	Novalis	15
15	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN ♥	A. BRASHARES	Gallimard	32
16	Essais	MIKE CONTRE-ATTAQUE ! ♥	M. MOORE	Boréal	15
17	Spiritualité	METTRE EN PRATIQUE LE POUVOIR DU MOMENT...	E. TOLLE	Ariane	39
18	Psychologie	LA PART D'OMBRE DU CHERCHEUR DE LUMIÈRE	D. FORD	du Roseau	3
19	Actualité	APRÈS L'EMPIRE ♥	E. TODD	Gallimard	16
20	Roman Qc	CATALINA ♥	G. GOUGEON	Libre Expression	16
21	Biographie Qc	ROBERT PICHÉ AUX COMMANDES DU DESTIN	P. CAYOUILLE	Libre Expression	13
22	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION ♥	F. DELAVIER	Vigot	241
23	Roman	SANAAQ	M. NAPPALUK	Stanké	14
24	Santé	CE QUE LES MAUX DE VENTRE DISENT DE NOTRE PASSÉ	G. DEVROEDE	Payot	38
25	Cuisine	SUSHIS ET COMPAGNIE ♥	COLLECTIF	Marabout	41
26	Faune	LES CHATS NOUS PARLENT	DIBRA/RANDOLPH	le Jour	3
27	Jeunesse Qc	CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (Livre & DC) ♥	H. MAJOR	Fides	67
28	Polar	MYSTIC RIVER ♥	D. LEHANE	Rivages	41
29	Psychologie	PETIT QU GRAND ANXIEUX ?	A. BRACONNIER	Odile Jacob	19
30	Cuisine	CUISINE VÉGÉTARIENNE ♥	COLLECTIF	Marabout	2
31	Histoire	UNE HISTOIRE POPULAIRE DES ÉTATS-UNIS ♥	H. ZINN	Lux	16
32	Roman	À LIVRE OUVERT ♥	W. BOYD	Seuil	15
33	Roman	JA CROIX DE FEU, T. 5 - 2 ^e partie	D. GABALDON	Libre Expression	12
34	Actualité	L'ÉTAT DU MONDE 2003	COLLECTIF	Boréal	16
35	Roman Qc	MEILLEURS CONTES FANTASTIQUES QUÉBÉCOIS	COLLECTIF	Fides	54
36	Roman Qc	UN HOMME ET SON PÉCHÉ	C.-H. GRIGNON	Stanké	13
37	Maternité	COMMENT NOURRIR SON ENFANT, 3 ^e édition	L. LAMBERT-LAGACÉ	L'Homme	180
38	Nutrition	QUATRE GROUPES SANGUINS, QUATRE RÉGIMES	P. J. D'ADAMO	du Roseau	172
39	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS, T. 2	N. LESTER	les Intouchables	11
40	Jeunesse Qc	CHANSONS ET RONDES POUR S'AMUSER (Livre & DC) ♥	H. MAJOR	Fides	15
41	Roman	ÉLOGE DES FEMMES MÛRES ♥	S. VIZINCZEY	du Rocher	90
42	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DES ÉTATS-UNIS	P. SCOWEN	les Intouchables	22
43	Biographie Qc	TESTAMENT D'UN TUEUR DES HELLS	P. MARTINEAU	les Intouchables	21
44	Polar	LE RÉSEAU CORNEILLE	K. FOLLETT	Robert Laffont	1
45	Ésotérisme	LE RÊVE ET SES SYMBOLES ♥	M. COUPAL	de Mortagne	17

♥ : Coup de Cœur RB ; Nouvelle entrée ; Nbre de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.
24 succursales au Québec
Pour commander : (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

Venez rencontrer Francis PELLETIER
le samedi 8 février de 14 h à 16 h
Renaud-Bray
Le nouveau Carrefour Laval

RÉFÉRENCE

Un nouvel atlas sur l'âge d'or du cinéma français



L'instant même
félicite chaleureusement **GILLES PELLERIN** récipiendaire du **Prix de L'Institut Canadien de Québec** « pour sa passion de la langue française et de la littérature, pour sa fidélité à la vie littéraire de Québec, pour son audace et sa persévérance comme éditeur ainsi que pour ses talents d'auteur et de communicateur ».

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Édition partielle de l'encyclopédie *Les Génies du cinéma*, cet atlas du septième art français braque son projecteur sur l'âge d'or. Sans introduction, sans ciment pour lier la sauce, onze grands noms composent autant de chapitres. Mais chacun de ces noms ouvre une porte sur des films-cultes, des acteurs fétiches, des moments clés du cinéma.

Ces noms sont Jean Renoir, Julien Duvivier, Jacques Becker, Henri-Georges Clouzot, Jacques Tati, Marcel Carné, René Clément, Jacques Demy, François Truffaut, Louis Malle, André Delvaux. Issus de l'ancienne vague ou de la nouvelle, ils demeurent des icônes mais aussi des balises.

L'Atlas du cinéma français est livré avec une imposante iconographie, photos, dessins, affiches et des textes en encadrés ouvrant des fenêtres sur des rôles, des types, des héros, des maisons de production, mais aussi des thèmes: les œuvres sur la dernière guerre, les Oscars français, les pionniers du rire.

Un aide-mémoire

Ce genre d'encyclopédie constitue avant tout un aide-mémoire, une série de flashes, et l'occasion, en feuilletant les pages, d'un arrêt sur image devant *Boudu sauvé des eaux* de Renoir, ou devant *La Belle et la Bête* de Jean Cocteau. Ici, c'est Jacques Tati avec sa pipe devant un croquis de son double, Monsieur Hulot; là, apparaît Marcel Carné au travail sur le plateau des *Tricheurs*.

Des citations, des réflexions, des minibiographies forment le corps du texte: «*Deux passions ont possédé François Truffaut: le cinéma et la vie.*» Ou à propos de Louis Malle: «*Un gosse de riche qui sut être l'enfant terrible du cinéma français.*»

Cette encyclopédie est aussi un cours d'histoire moderne en accéléré. Dans un encadré, on ressuscite entre autres l'histoire de la Continental, cette société de production française à capitaux allemands qui fleurissait à Paris sous l'Occupation. Le cinéma est un miroir social qui change de reflet au cours des ans. Le rôle changeant de la femme, les jeux d'alliances politiques, la guerre, la paix défilent au fil des pages.

L'ATLAS DU CINÉMA FRANÇAIS
L'ÂGE D'OR
Annie Malléol
et Noël Domaines
Atlas
Paris, 2002, 228 pages

REVUE possibles

HIVER - PRINTEMPS 2003

En même temps que nous nous sentons impuissants devant ce qu'on appelle les tendances lourdes de l'économie, que la notion de globalisation permet de résumer d'une manière commode, empruntant des chemins divers, les résistances ne cessent de se manifester. Nous pensons aux mobilisations collectives témoignant d'un refus radical et aux initiatives qui prennent la voie de la solidarité, mais aussi aux bricolages institutionnels et culturels explorant de nouvelles formes d'affirmation sociale et politique.

ESSAIS ET ANALYSES

- Une île, une ville, un laboratoire politique? ALAIN FAURE
- La réforme est un long fleuve tranquille... FRANÇOIS G. DESROCHERS
- Une ville, cent îles (et dix collines!) JEAN DÉCARIE
- Faire de la culture de l'aménagement la clef de voûte du positionnement stratégique de Montréal GÉRARD BEAUDET
- Choc urbain et nouveaux germes démocratiques ANDRÉ THIBAUT
- Deux Montréal dans un? ANNICK GERMAIN
- Les écoles publiques de Montréal et les communautés qu'elles desservent: s'adapter ou résister? CLAUDE LESSARD
- Repenser le développement local dans un nouveau contexte métropolitain J.-M. FONTAN, P. HAMEL, R. MORIN ET E. SHRAGGE
- «Geno-Business made in Montreal» GILLES BIBEAU
- Bonjour chez vous FRANCINE DÉRY
- Rue Overdale STÉPHANE D'AMOUR

POÉSIE ET FICTION

- Poèmes à claire-voie SYLVIE GENDRON
- C'est ton sac à dos et Kosovo-héros STÉPHANE D'AMOUR
- L'avènement et Ce que je suis JEAN-FRANÇOIS LEPELLE
- Le baptême GILLES LÉVELLÉE

DOCUMENTS

- Simplicité volontaire et décroissance SÉRGEO MONGEAU
- Les mouvements sociaux et l'action politique de gauche: que faire? JACQUES FOURNIER
- Violence et altérité. Un chemin pour sortir de la barbarie MICHEL BEAUDIN, GUY CÔTÉ ET JACQUES RACINE

TABLE RONDE
LE JEUDI 20 FÉVRIER, À 17H
INRS-UCS, 3465, rue Durocher, salle 117 • Renseignements : (514) 529-1316

Abonnement

Nom _____ CE NUMÉRO : 10 \$
CE NUMÉRO PAR LA POSTE : 12 \$
Adresse _____ Abonnement individuel : 25 \$
pour 2 ans : 45 \$
Ville _____ Code postal _____ Abonnement de soutien : 40 \$
Province _____ Téléphone _____ Abonnement institutionnel : 40 \$
Occupation _____ **Revue Possibles**
5070, rue de Lanaudière
Montréal, Québec H2J 3R1

Di-jeit chèque ou mandat-poste de 25 \$ pour un abonnement d'un an à compter du numéro

LIVRES

La liberté du peintre

Est-ce un hasard si le peintre, de Pellan à Riopelle, voyage mieux que l'écrivain?

Michel Biron

Ni l'abbé Casgrain ni M^{re} Camille Roy n'ont cherché à la nationaliser comme ils l'ont fait avec la littérature. Les écrivains canadiens-français du dix-neuvième siècle ne se sont guère intéressés à elle. Aucun d'entre eux n'est devenu un critique d'art à la façon de Baudelaire ou de Huysmans. D'hier à aujourd'hui, la peinture au Québec occupe un espace à part dans lequel les contraintes idéologiques semblent moins fortes que du côté des arts verbaux. Libre de refuser la figuration, le peintre est d'abord et avant tout dispensé de l'obligation de défendre la langue française (donc la patrie). Il jouit par conséquent d'une autonomie considérablement plus forte que l'écrivain. Est-ce un hasard si *Refus global*, le texte le plus célèbre de la modernité québécoise, a été écrit par un peintre, non par un écrivain? Est-ce un hasard si le peintre québécois, de Pellan à Riopelle, voyage mieux que l'écrivain québécois? Est-ce un hasard si la peinture québécoise a souvent été en phase avec les avant-gardes d'Amérique et d'Europe? Et pourtant, malgré cette liberté apparente de l'artiste québécois, ce dernier n'en est pas moins rattrapé par l'éternelle question de l'identité nationale.

C'est ce qu'on se dit en lisant l'ouvrage de l'historienne de l'art Louise Vigneault, *Identité et modernité dans l'art au Québec. Borduas, Sullivan, Riopelle*. Il s'agit d'une thèse solidement documentée qui s'inscrit dans le prolongement des travaux de François-Marc Gagnon. Elle reprend en outre certaines idées de l'historien Gérard Bouchard sur la nécessité d'intégrer à l'art moderne les éléments d'une culture populaire et nord-américaine. Comme chez ce dernier, mais de façon plus insistante et pas tou-

jours harmonieuse, le point de vue est clairement interdisciplinaire: outre l'histoire de l'art et l'histoire des idées, Louise Vigneault se réclame de la géographie, de l'ethnologie, des sciences sociales et politiques, de la psychosociologie et de l'anthropologie culturelle et symbolique. Il arrive qu'on se perde dans cette mosaïque de théories. Les

meilleures pages sont un peu gâchées par de longues digressions explicatives. Celles-ci sont appelées par l'objet même du livre, mais elles soulèvent à leur tour de nombreuses questions et deviennent à la fois excessives et insuffisantes. Il manque à cette thèse une souplesse d'écriture qui permettrait à tous ces morceaux de s'intégrer les uns aux autres. L'absence de conclusion véritable ne fait que confirmer l'impression d'éparpillement que l'on ressent tout au long de la lecture.

La passion de la rupture

Ces réserves formulées, la thèse de Louise Vigneault a le mérite de proposer une comparaison originale et éclairante de trois trajectoires d'artistes particulièrement fascinants. La question qui sous-tend sa réflexion concerne l'opposition implicite entre les mots «identité» et «modernité». Car le rêve d'identité contredit toujours d'une certaine manière le désir de modernité. L'artiste moderne ne jure que par les valeurs propres à son art. Après être passé par New York et Paris, Borduas écrit à Pierre Gauvreau: «Au fond, l'élément du monde qui me demeure le plus permanent, le seul peut-être, c'est la peinture, la peinture physique, la matière, la pâte. C'est là mon sol natal, c'est ma terre. Sans elle je suis déraciné. Avec elle, que je sois à Paris ou ailleurs, peu importe — je suis chez moi.» Mais la Révolution tranquille préfère à ce Borduas pleinement artis-

te les figures du rebelle et du martyr, le peintre congédié de l'École du meuble après avoir publié *Refus global*, l'homme de toutes les ruptures, le contempteur du clergé, le chantre du primitivisme et de l'intuition. Or Louise Vigneault ajoute, au risque d'ébranler le mythe de Borduas, qu'il remplace «la ferveur religieuse par la ferveur idéologique, la dimension mythique du catholicisme par un univers esthétique tout aussi mythique, voire mystique». Son refus ne fut peut-être pas aussi global qu'on l'a prétendu.

Le chapitre sur la merveilleuse et irrésistible Françoise Sullivan aborde un autre type de conflit: celui d'une femme artiste dans un monde dominé par les hommes. Sullivan reprend à son compte l'idée de primitivisme déjà exploitée par Borduas et la transpose dans l'univers de la danse. La danse, on le sait, fut longtemps interdite dans le Québec catholique. Imaginez-vous ce que ce fut de créer, en 1947, un spectacle comme *Black and Tan*, sur une musique de Duke Ellington? Dans une conférence intitulée «La danse et l'espoir» (1948), elle parle du corps en des termes qu'on n'avait pas souvent rencontrés au Québec: «Il s'agit de remettre en action la surcharge expressive enclose dans le corps humain, cet instrument merveilleux, et de redécouvrir, selon les besoins actuels, les vérités connues déjà d'anciennes peuplades primitives et orientales et concrétisées dans les danses du féticheur nègre, du derviche tourneur ou du bateleur tibétain, s'adressant aux sens avec des moyens précis.»

Le dernier chapitre, consacré à Riopelle, contient les propositions les plus stimulantes et les plus neuves. Pour Louise Vigneault, tout sépare Borduas de Riopelle, à commencer par le succès international immense remporté par celui qui fut, au départ, l'élève de Borduas. Celui-ci agit en petit maître et Riopelle n'en fait qu'une bouchée. Borduas, on l'a vu, est le héros dont la lutte résonne comme l'expression de toute la collectivité;

Riopelle, lui, ne veut rien savoir de la collectivité. Il tient du sauvage, du chasseur nomade, et il oppose non pas l'ici à l'ailleurs, mais la nature à la culture, le primitif au civilisé, le héros populaire (comme le Rocket Maurice Richard, dont il peint les mains) aux héros de l'histoire. «Alors qu'avec Borduas, l'artiste progressiste s'imposait avec difficulté ou maladresse, et se retrouvait victime, en proie à l'incompréhension de la communauté, avec Riopelle, il prend le plein contrôle de la situation et déjoue les pièges de l'aliénation, en instaurant des modèles polymorphes inscrits dans une mémoire autochtone et populaire.»

Aux yeux de plusieurs, Riopelle aura été un traître, un artiste dont l'ambition personnelle l'emporte sur la conscience collective. C'est à Borduas que les intellectuels et les artistes du Québec francophone s'identifient à partir des années 1960, non à l'insaisissable Riopelle. Ce dernier joue à l'ermite et se présente volontiers comme un être déchu, ravagé par l'alcool, une sorte de «trickster postmoderne», selon la formule proposée par Louise Vigneault. L'image est juste. Riopelle dupe tous ceux qui veulent le faire parler et l'entraîner sur le terrain de la dénonciation moderne ou de l'identification nationale. Il substitue au «refus global» de Borduas un détachement encore plus radical. Que ce détachement soit apparu illégitime face à la liberté révolutionnaire de Borduas, voilà qui en dit long sur la fonction de l'artiste au Québec.

IDENTITÉ ET MODERNITÉ
DANS L'ART AU QUÉBEC.
BORDUAS, SULLIVAN, RIOPELLE
Louise Vigneault
HMH, Cahiers du Québec, coll. «Beaux-Arts»
Montréal, 2002, 406 pages

TÉMOIGNAGE

Jacques Hébert en Garamond

LOUIS CORNELLIER

Jacques Hébert n'est plus jeune, mais il pète toujours le feu. Invité par Victor-Lévy Beaulieu à témoigner de son rapport à l'écriture, le joyeux luron raconte, illico presto, quelques-uns de ses souvenirs liés à ses expériences d'auteur et d'éditeur.

Sont donc évoqués, dans ce nerveux *En 13 points Garamond*, son engagement dans l'affaire Coffin, ses voyages autour du monde qui ont lancé sa carrière d'auteur, ses mentors de jeunesse (Esdras Minville, Victor Barbeau), son ami Trudeau et ses bons coups d'éditeur (Jean-Paul Desbiens, Roch Carrier, Marie-Claire Blais et Jacques Ferron).

Dans un style un peu bourru qui agglutine les épithètes (il écrit une «vie longue brouillonne», un père «estomaqué déçu catastrophé») mais qui brille par sa vivacité, Hébert avoue que chacun de ses livres, «comme une trop courte trêve dans le feu de l'action, avait pour objectif fin discret de changer le monde, même de façon infinitésimale».

Mission accomplie? J'aurais envie de répondre oui. *En 13 points Garamond*, écrit l'éditeur, «se savoure comme un verre de tequila sur une plage mexicaine». Je l'ai lu, moi, en buvant une petite froide et en me disant que j'aimerais bien, à son âge, avoir l'énergie du bonhomme. J'ai eu beaucoup de plaisir.

EN 13 POINTS GARAMOND

Jacques Hébert
Éditions Trois-Pistoles,
collection «Écrire»
Trois-Pistoles, 2002, 152 pages



BERNARD BÉRUBÉ / ÉDITIONS TROIS-PISTOLES
Voyageur, éditeur, sénateur, Jacques Hébert témoigne.

CHANSON

Tout Piché

DES CHÂTEAUX DE SABLE

Paul Piché
Lancôt
Montréal, 2002, 152 pages

À titre de militant et d'intellectuel, Paul Piché ne casse rien. Sincère et généreux, il ne parvient, la plupart du temps, qu'à consacrer des arguments faiblards aux bonnes causes qu'il défend.

À titre d'auteur-compositeur-interprète, toutefois, l'homme s'impose. Peu d'œuvres ont su, comme la sienne, combiner en un savant et subtil mélange le chant de l'engagement social et celui du discours amoureux. Aussi, relire son œuvre complète de parolier, c'est s'entendre

fredonner des mots qui disent qu'on ne se sauve jamais seul, sur la place publique ou dans l'intimité.

Piché, bien sûr, c'est *L'Escalier et Heureux d'un printemps*, mais c'est aussi les sublimes, et méconnues, *Quand même chanteux*, *Le Temps d'aimer*, *Rien ne m'apaise*, *Qui est là?* et plusieurs autres.

L. C.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Paul Piché, intime et public.

OFFRE D'EMPLOI
LIBRAIRE
SERVICE À LA CLIENTÈLE

La Librairie Monet est une librairie générale indépendante se spécialisant en littérature jeunesse et en bandes dessinées. Elle se démarque entre autres par son service personnalisé et par le dynamisme de son équipe depuis plus de 25 ans.

Nous recherchons une ou un libraire dont le mandat prioritaire sera de partager ses connaissances, de conseiller et de servir la clientèle du secteur du livre adulte. Le (la) candidat(e) doit posséder 2 à 3 années d'expérience dans le milieu du livre, avoir une bonne culture générale et être à l'affût de l'actualité. Motivé(e) et autonome, il (elle) doit avoir de l'entregent, un bon esprit d'équipe et manifester un intérêt prononcé pour les livres. Les personnes intéressées sont priées de faire parvenir leur c.v. par la poste au 2752, de Salaberry, Mtl, Qc, H3M 1L3, par télécopieur au (514) 337-5982 ou par courriel à info@librairiemonet.com a/s de Céline Bouchard. Prière de ne pas se présenter ni téléphoner.

ROMAN QUÉBÉCOIS

Parvenir, mais à quoi?

LOUIS CORNELLIER

Parvenu fini, Jean-Louis Chate-lois, avocat criminaliste marié à une fille de juge, tarde un peu à quitter sa maison d'Outremont en ce matin pluvieux d'octobre 1993. Pourquoi? Il ne le sait pas trop. De vagues ruminations l'occupent. Quand, enfin, il se décide à partir, c'est le choc: un jeune détraqué, arme au poing, s'est introduit dans sa demeure, a ligoté la femme de ménage et menace maintenant de le tuer. Condamné à mort en sur-sis, le parvenu verra son passé le rattraper au cours de cette journée intense qui occupe l'essentiel de ce roman.

Gagnant du prix Angéline-Berthiaume-Du Tremblay - Concours littéraire La Plume d'argent, «qui couronne l'œuvre écrite d'une person-

ne de 60 ans ou plus» depuis 1980,

Le Parvenu de Jeannine Isabelle-Delorme n'a l'air de rien au démarrage mais happe rapidement le lecteur pour ne plus le lâcher. En quelques pages seulement, les maladroites descriptives du début laissent place à un thriller social habile et prenant qui nous plonge au cœur des tourments existentiels des victimes, consentantes ou non, d'un homme que l'ambition a rendu insensible et vide.

Qui donc est ce jeune homme hargneux qui lui en veut à mort? Et, parmi la faune qui s'agit à l'extérieur du périmètre de sécurité encerclant la maison, pourquoi certains et certaines demeurent-ils indifférents au sort du parvenu alors que d'autres s'avèrent franchement catastrophés? L'ambition est-elle compatible avec l'amour? Faut-il

écraser les autres pour monter dans l'échelle sociale? Est-ce un crime?

En multipliant les points de vue autour de l'intrigue centrale, en utilisant de belle façon les retours en arrière afin de donner de la substance à ses personnages, Jeannine Isabelle-Delorme a construit une œuvre captivante qui n'a pas peur de soulever des questions morales.

Aussi, même s'il n'est pas exempt de certaines maladroites narratives («Qu'en est-il de la triste aventure de Benoît Pelletier?», se demande à brûle-pourpoint le narrateur omniscient), *Le Parvenu* n'en reste pas moins un roman social réussi parce que vif et dérangeant.

LE PARVENU

Jeannine Isabelle-Delorme
Fides
Montréal, 2002, 156 pages

À L'ESSENTIEL

Une voix oubliée

DAVID CANTIN

Qui a lu Robert de Roquebrune? Ce cofondateur en 1918 de la revue d'art *Le Nigog* n'a d'ailleurs publié qu'un seul recueil de poèmes. Paru à une époque où les terroristes et les exotiques ne cessaient leurs querelles littéraires, *L'invitation à la vie* mérite pourtant une place de choix aux côtés des œuvres charnières de Dugas, Lorranger et Saint-Denys Garneau.

Désormais réédité dans la collection «Five o'clock» aux Herbes rouges, ce livre annonce une certaine modernité poétique québécoise où la forme devient primordiale. Dans une courte préface, Pierre Barrette mentionne avec justesse que «si l'invitation à la vie garde encore aujourd'hui son pouvoir de séduction, c'est davantage par les libertés qu'il s'octroie, à commencer par

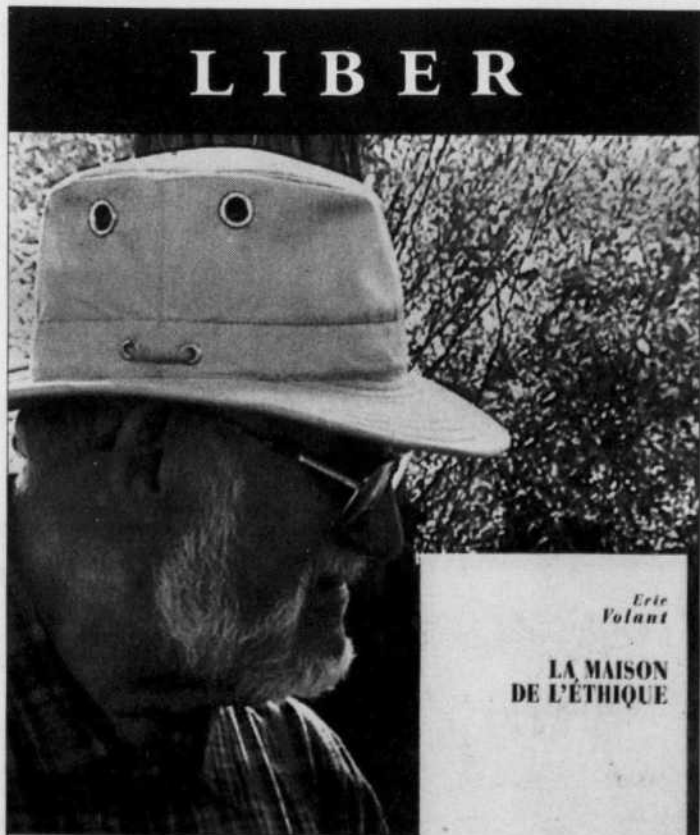
un sensualisme certain qui étonne dans le contexte de l'époque». On entre ainsi en contact avec une parole synonyme de plaisir, en réponse à l'étouffement moral et physique que subissent les poètes au début du XX^e siècle. «Montréal c'est une ville qui est là derrière la brume, la ville qui est là derrière la brume. Sous les fumées qui sont au-dessus de ses maisons et de ses églises, des routes noires et grises, elle est une île. Et elle est, dans l'eau du fleuve immense, comme un navire, au-dessus,

des fumées.» Loin d'être un chef-d'œuvre, cette plaquette demeure une contribution plutôt unique à l'histoire de la poésie québécoise.

L'INVITATION À LA VIE
suivi de PAYSAGES ET
AUTRES PROSES

Robert de Roquebrune
Présentation de Pierre Barrette
Les Herbes rouges,
coll. «Five o'clock»
Montréal, 2002, 64 pages

LIBER



Eric Volant
La maison de l'éthique

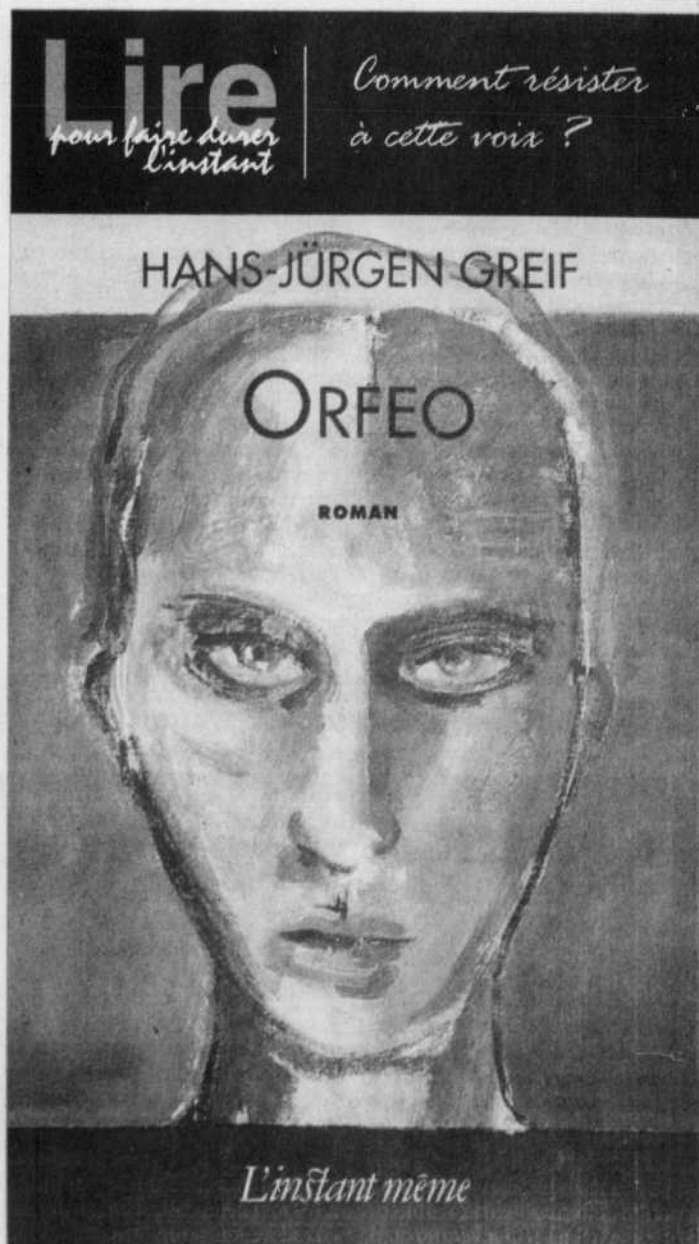
Éric
Volant
LA MAISON
DE L'ÉTHIQUE

LIBER
240 pages, 21 dollars

HANS-JÜRGEN GREIF

ORFEO

ROMAN



L'instant même

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Un regard clinique sur la Serbie d'aujourd'hui

Voici plus de vingt ans, David Homel avait émigré de son Chicago natal au Canada, emportant dans ses bagages des souvenirs et des repères affectifs et intellectuels qu'il explore depuis dans ses romans, à sa manière toute personnelle. Car il y a une manière Homel que ses lecteurs reconnaîtront dans ce cinquième livre. Au risque de simplifier un peu, je dirai que ses romans ressemblent à autant de fables — au sens qu'on donnait autrefois à ce mot — sur notre époque. Il y raconte des histoires agréables à lire, pimentées d'un brin de suspense, dont les personnages sont parfois hauts en couleur tout en demeurant crédibles. Mais sur ce fond qui entend plaie et divertir se profilent des questions graves, très actuelles, des interpellations sans réponses simplistes — Homel et ses personnages ne sont pas si bêtes —, sortes de quêtes de vérité qui se dérobent. Homel raconte et, discrètement, veut donner à réfléchir.



Robert Chartrand

Sur la violence états-unienne et une jeunesse traumatisée par la guerre du Vietnam dans *Orages électriques*; sur le racisme dans ce même pays et la vieille fracture entre le Sud et le Nord dans *Il pleut des rats*; sur la crédulité, l'ignorance et leur exploitation dans *L'Évangile selon Sabbitha*.

L'Analyste — c'est le cinquième roman de Homel —, lui, est de la même veine, mais il ressemble plutôt à *Un singe à Moscou*, paru en 1995, qui racontait l'équipée de deux jeunes Américains décidés à retourner en URSS dans les années trente du siècle dernier. Surprise et déconvenues: le pays mythique des origines était devenu l'enfer stalinien.

L'intérêt de Homel pour l'Europe de l'Est est-il lié aux origines, lituanienne et ukrainienne, de ses propres parents? Toujours est-il que nous voici, cette fois-ci, à Belgrade et dans ses environs, de nos jours. Dans cette Serbie qui n'est plus qu'un lambeau de la Yougoslavie de Tito. La guerre civile fait toujours

rage, qui n'est, comme le narrateur le dit, qu'une forme de psychose suicidaire, qu'un assaut prolongé et soutenu contre son propre moi.

Celui qui raconte, un certain Aleksandar Jovic, peut se permettre une telle lecture, puisqu'il est lui-même psychologue de métier même s'il avoue ne pas l'être de plein droit. Il semble en tout cas avoir quelques-unes des qualités d'un bon thérapeute: capacité d'écoute, esprit d'observation, empathie occasionnelle et un certain poids de vie qui le dispose à comprendre la psyché humaine.

Aleksandar Jovic est marié à une femme à la fois sensuelle et secrète qui, croit-il, l'a intoxiqué dès leur première rencontre. Ils ont un fils atteint d'une grave maladie des reins — la même que celle qui a emporté la mère d'Aleksandar —, un curieux garçon qui s'en va en faiblesse tout en ayant des fantasmes de vengeance meurtrière.

Aleksandar travaille d'abord dans une clinique d'État et fait un peu de pratique privée, histoire d'arrondir les fins de mois. Jusqu'au jour où on le réquisitionne: il sera désormais affecté à un Centre de détresse, une sorte de «SOS j'écoute», où il n'a qu'à écouter au téléphone les confidences de soldats tra-

matisés. Il sera également appelé à faire rapport sur un asile récemment bombardé, où les fous sont laissés à eux-mêmes et... s'en tirent plutôt bien.

Voilà pour le travail de cet analyste-narrateur. Mais il se passe bien d'autres choses dans le roman de Homel. Aleksandar aura une liaison amoureuse avec une pathologiste — très beau personnage —, se liera d'amitié avec un soldat. Et il écrira, dans un sursaut de dignité, un livre, mi-biographie, mi-réquisitoire contre le régime, qui risque de lui causer bien des ennuis.

Aleksandar n'essaie pas de jouer les dissidents héroïques. Il n'en a pas la fibre, et il le sait. A 48 ans, il se contente le plus souvent de se tirer d'affaire tout en étant le témoin de l'effondrement de son pays. Son regard est sans complaisance, cynique parfois. Ce ne sont surtout que des immeubles décrépits ou hideux, le marché noir semble plus important que l'économie officielle, il n'y a évidemment pas de presse indépendante. Ce pays, dit-il, est peuplé de buveurs et de fumeurs invétérés, d'opprimés fiers de l'être, au milieu de ces Balkans où «le décalage entre la vengeance et l'exercice de la vengeance se mesurait en minutes tout en se prolongeant à l'infini, un lieu où personne n'oubliait jamais rien, sinon ses propres crimes, et où chaque nation se posait bruyamment en victime de l'autre».

Ils sont nombreux, dans *L'Analyste*, ces jugements à l'emporte-pièce qu'on peut imputer au désarroi du personnage principal. Dont on espère en tout cas qu'ils ne sont pas ceux de l'auteur. Ce reste de pays qui a perdu tous ses repères moraux, politiques, identitaires, si tant est qu'il en a déjà eu, apparaît comme une nef de fous qui vogue à la dérive de sa propre histoire.

Celui qui raconte le fait sur le ton du réquisitoire, mais également sur celui de l'aveu, s'adressant à l'occasion à un «vous» dont on ne saura pas s'il s'agit d'un thérapeute invisible ou de nous, lecteurs. Là-dessus, le titre original du roman, *The Speaking Cure*, était plus évocateur que sa traduction. On y devinait mieux la piste d'une thérapie par la parole qui engloberait non seulement le métier du narrateur mais également la teneur même de son récit. Mais il était sans doute difficile de trouver un équivalent parfait, ce qui n'enlève rien à l'excellent travail de Lori Saint-Martin et de Paul Gagné.

Il y a des passages très prenants dans *L'Analyste*, tragiques ou quasi comiques. Et Belgrade est décrite avec un souci du détail qui donne l'impression d'y être. On voit que Homel s'est bien documenté et qu'il est allé sur place comme l'indiquent les remerciements de la fin.

Les passages dialogués, où l'ironie est parfois féroce, sont particulièrement réussis. Le roman de Homel n'est cependant pas exempt de longueurs et de redites. Et on pourra regretter que son personnage principal ait tendance à planer au-dessus de tout ce chaos, même s'il y est partie prenante.

Et puis, vers la fin, cela tend à virer au mélodrame sentimental, alors qu'on se retrouve au Canada, ce lieu de réconfort et de happy end...

robert.chartrand5@sympatico.ca

L'ANALYSTE
David Homel
Leméac/Actes Sud
Montréal, 2003, 391 pages

POÉSIE

Amours désincarnées

CATHERINE MORENCY

Rompant un silence de plus de trente ans, Louis Royer publiait récemment son deuxième recueil de poésie, *Douze*, inaugurant par le fait même la collection «Poésie du square» chez l'éditeur Trait d'union.

Coédité avec les Éditions AL.T.E.S.S., à Paris, cette publication surgit au moment où les lecteurs du genre ne l'attendaient plus. En effet, Royer décidait, après la parution de *Poésie O*, en 1970, de briser le pacte signé avec la poésie pour se tourner du côté de la chanson à texte. Puis voilà qu'il reprend du collier et livre soudainement, dans la jeune collection qu'il dirige et dont il assume le premier titre, un opuscule qui prend sa source tant dans la sensibilité des troubadours que dans des formes plus modernes.

Divisé en quatre parties pratiquement symétriques (elles contiennent une douzaine de poèmes chacune), l'ouvrage s'ouvre sur un chapitre intitulé «Amies et autres artistes», où Royer brosse un portrait pour le moins impressionniste de ses affinités avec quelques-unes des actrices de la scène culturelle canadienne. Si certaines (de Tania Langlais à Shania Twain) ont la chance d'être citées sans équivoque, d'autres s'y voient affublées de simples initiales (à L. B., à celle qui R, à L. A.) et le parcours qui résulte de cet étrange amalgame n'en devient que plus obscur. Saillant de la formule de l'hommage à celle de la plainte élégiaque, le poète cite sans relâche les vers et les couplets de celles qui l'ont visiblement laissé, après ou sans l'amour, mi-figue, mi-raisin. Ainsi, les vers prochains qu'il dédie à Twain («*Canadian chanteuse / en anglais dans le texte / Country femme singer / superdivine superdiva / d'Anglosaxonie multiculturelle / My western neighbor / pancontinentale / azimutale / zénithale / et al.*») cohabitent avec quelques intuitions plus touchantes, moins divertissantes au demeurant. «*A celle qui R*», par exemple, il prescrit: «*n'oublie jamais que c'est toi / non les mots / qui te penches sur la page blanche*».

Malheureusement, l'enthousias-

me du poète pour les attributs de la femme et les délices partagées avec cette dernière ne saura atteindre le lecteur que de manière superficielle, chacune des strophes demeurant scellée par un intimisme qui verse, la plupart du temps, dans un hermétisme à la fois naïf et suranné. D'une page à l'autre, on risque de se sentir étonnamment exclu de la pratique poétique, comme si Royer avait écrit son recueil en vase clos, sans penser à créer un pont pour rejoindre le lecteur potentiel. «*[...] mon calme perdu / Sur le sommet du mont Ridicule / de la chaîne des Majuscules*» annonce, chancelant, le ton sur lequel s'étolera le reste du recueil.

Les trois parties subséquentes se déclinent ensuite sur des modes plus ou moins semblables. À chaque page sa figure féminine, à qui le poète attribue méticuleusement son pesant d'or sous forme d'apologies troubadoursques servies à la sauce contemporaine. «*Son sang lui brûle les tempes / quand elle s'enfoncé d'un coup / dans un fantasme de miel / elle chavire comme une conque / quand cela coule dans sa gorge*». Riche en références (littéraires et autres), la poésie de Royer pige trop souvent dans le registre des clichés érotiques. L'essence sensuelle qu'on s'attendait à voir émerger d'une telle entreprise se trouve dès lors annihilée.

Même déception à la lecture des deux derniers chapitres, «*Constellationnaires*» et «*Initiatique*», qui surprennent d'abord par leur densité et l'attention portée au travail formel. Les interrogations et les réflexions ébauchées demeurent toutefois suspendues à un fil dont nous ne saurions suivre le chemin jusqu'à trouver, dans le corps du texte, une voie d'accès, une brèche ouverte à l'interprétation. Par ce retour à l'écriture poétique, Louis Royer signe en fait une énigme; pourquoi s'être enfermé seul dans une œuvre de chair et de mots, mais «*des mots*, comme il l'écrit lui-même, *dont tu cherches en vain la clef*».

DOUZE

Louis Royer
Trait d'union
Montréal, 2002, 150 pages

BIOGRAPHIE

Un monument exceptionnel

GUYLAINE MASSOUTRE

Il a voyagé cinquante ans de sa vie à Emile Zola. Auteur d'une dizaine d'ouvrages sur le romancier naturaliste, en plus d'avoir édité ses romans, Henri Mitterrand voit son savoir encyclopédique sur le XIXe siècle couronné dans une biographie monumentale: 3000 pages, intitulées *Zola*, chez Fayard. Les trois volumes couvrent trois grandes périodes, désignées *Sous le regard d'Olympia* (1840-1871), *L'Homme de Germinal* (1871-1893) et *L'Honneur* (1893-1902).

1840-1902: tout juste un siècle a passé depuis la mort — trouble — de Zola. Sur la scène publique des commémorations, le bicentenaire de la naissance de Hugo a failli tout rafter. Serait-ce que l'assassinat de celui qui signa *J'accuse...* dans *L'Aurore*, dernier faux pas des temps, remue une histoire encore proche? Le biographe cautionne l'hypothèse: Zola paya ses idées de sa vie. Qu'on lise, sur ce dossier seulement, *Zola assassiné* (Flammarion, 2002) de Jean Bedel, préfacé par Mitterrand.

Zola fauture de scandale, Zola généreux? Il fut bien davantage. «*Homme de cœur, pas seulement d'idées*», écrit Mitterrand, il fit refluer le courant, sommant au tribunal de la République les antisémites et les misérables qui avaient envoyé, avec fabrication de preuves, l'innocent Dreyfus à Cayenne. Il fit honte à l'armée. Dans l'exposition de la Bibliothèque nationale de France, qui s'est tenue jusqu'au 20 janvier, le professeur n'hésite pas à comparer son courage et sa clairvoyance à celle de De Gaulle, lors de l'appel du 18 juin. Il a d'ailleurs consacré un volume complet à ses neuf dernières années de vie, tant de tels engagements, avec leurs conséquences, sont exceptionnels.

L'instinct et le choc

Qui ne connaît la fameuse lettre ouverte à Félix Faure, président de la République, le 13 janvier 1898? Zola y défiait les plus hauts pouvoirs, la raison d'État, la justice et l'armée, ameutant une extrême droite très virulente. Il se passa même du soutien des socialistes ses amis, sinon Jean Jaurès et Jules Guesde, qui firent la moue à la cause.

Qu'importe! Zola, au-delà de sa mort, serait l'homme capable de déclencher la révision des lois, de mettre fin à une terrible alliance. Il ferait séparer la triple auto-

rité militaire, judiciaire et politique. Ceux qui, en 1894, avaient envoyé le capitaine Dreyfus à l'île du Diable — un complot avec fabrication de preuves, un «*assassinat judiciaire*» antisémite, destiné à couvrir l'agent double Esterhazy —, allaient devoir rendre compte à l'histoire de leur conception de la trahison.

Cette quasi-révolution ne s'est pas faite en un jour. Pas plus que cette biographie, d'ailleurs, écrite à la main «*à raison de cinq à six pages par jour, comme Zola*», a confié l'auteur: cinquante ans de travail, mené avec la rigueur de l'historien et l'aisance du littéraire, pour saisir la hauteur, la force de Zola. Justice est faite à ce porte-parole des opprimés: voici la voix unique d'un polémiste, un écrivain d'offensive, un penseur moral et social éloquent.

Les avocats de Dreyfus ne se sont pas trompés. Lorsqu'ils s'adressent à lui, ils connaissent le défenseur de Manet en 1866, le républicain de 1870, l'auteur persévérant de *Germinal* et de *La Débâcle*, aux idées et aux œuvres souvent conspuées.

Zola n'est pas seulement un auteur de romans, un caractère hugolien tempêtant de son rocher. Lorsqu'il publie son premier article sur «*Affaire*» dans *Le Figaro*, il y a tout juste seize jours que les avocats de Dreyfus l'ont rencontré. Zola a les idées claires, un courage sans borne. Pour dire sa force d'impact, Mitterrand invoque Stendhal: un coup de pistolet au milieu d'un concert.

Qu'on pense à ce que signifie déstabiliser l'ordre national. Les alliances les plus verrouillées tombent devant sa «*conjonction de la Parole et de l'Acte*», écrit Mitterrand. Si le romancier put une nouvelle fois écrire à Alexandrine, sa femme, alarmée: «*Sois tranquille sur mon compte: je suis en train d'écrire la plus belle page de ma vie. C'est un grand bonheur et une grande gloire qui m'arrivent*», n'est-ce pas qu'il dominait, par l'esprit, les antagonismes idéologiques et politiques de son temps, si bien décrits dans ses romans?

Une biographie exceptionnelle

Si Zola a été l'homme des enquêtes fouillées et indépendantes, il fut aussi un visionnaire, un utopiste du progrès. C'est l'image moins connue qui ressort de cette biographie, vaste projet cohérent qui achève un parcours de vérité.

Avant celle-ci, il existait deux biographies officielles de Zola. Celle de Paul Alexis, de 1882,



«*J'accuse...!*», la lettre ouverte d'Émile Zola à Félix Faure, président de la République française, sur l'affaire Dreyfus, parut dans *L'Aurore* le 13 janvier 1898.

revue par lui, et celle de sa fille, en 1931. Aussi, une biographie anglaise de Hemmings et une américaine de Frederic Brown. Une équipe conjointe de Toronto et de Paris a ensuite publié, sous la direction de B. H. Baker, sa correspondance en dix volumes (Presses de l'Université de Montréal, Ed. du CNRS, 1978-1995). À cette fabuleuse documentation s'ajoutent les éditions génétiques, travail tout aussi considérable dont la publication court encore.

Ce savoir réuni dans cette biographie est digne de l'organisation de vingt Rougon-Macquart. La biographie montre comment Zola a survécu au Second Empire, aux drames historiques de la Commune et de Sedan, aux petites intrigues de la vie privée. Comment il a marqué la société littéraire, à l'instar des Flaubert et Goncourt qui l'avaient précédé. On découvre que, comme eux, il a cultivé l'obsession, le cauchemar, même la superstition, résultat de sa hantise du mal et de son désir d'un monde meilleur.

On savait son amour de la science et de la vérité. Mais pas ces 5000 photographies qu'il a prises sans les faire servir à son œuvre naturaliste. Le troisième volume biographique est le plus étonnant: outre la grande machine de l'affaire Dreyfus, avec ses deux procès, on y lit l'exil en Angleterre et la fin des combats. On comprend alors mieux son «*réalisme critique*»: Zola annonce et dénonce les grandes plaies du XXe siècle: totalitarisme, violences armées, désespoirs humains, massacres généralisés.

Au bonheur de lire

On y lit aussi l'expression de sa grande «*bonté*», un mot qu'il aimait: la certitude que le meilleur roman est celui des fins heureuses, lyriques, sentimentales, bref libérées de la réalité. Deux œuvres littéraires décrivent bien le tournant du siècle: *Trois villes* et *Quatre évangiles*. Ces romans, moins connus, bouclent ce qui ouvrirait le cycle des Rougon-Macquart: le récit de l'histoire en train de se fourvoyer.

Zola est un être d'intuition, d'imagination, un formidable écrivain que l'enquête de terrain relance dans le jeu constructeur de réalité.

L'année 2003 verra la publication des grands chantiers Zola. On pourra voir ce que les manuscrits ont dûment préservé. Michèle Sacquin, conservatrice de l'exposition de la BNF, à Paris, a servi l'image d'un Zola moderne, proche de ses amis peintres. L'exposition se prolonge, durant trois mois, par celle de l'artisan du *Bonheur des dames*, ou l'univers des grands magasins, ici Le Bon Marché. Un excellent dossier du *Magazine littéraire*, en octobre 2002, a fait le point: l'image de Zola est en train de changer.

ZOLA

Tome I: *Sous le regard d'Olympia*, 1999, 943 pages; tome II: *L'Homme de Germinal*, 2001, 1192 pages; tome III: *L'Honneur*, 2002, 860 pages. Henri Mitterrand Fayard, Paris

Relations

société politique religion

NUMÉRO 682
FÉVRIER 2003

Dossier

Actualité de l'anarchisme



L'anarchisme : tentation ou alternative?

Dans la foulée de notre dossier, vous êtes invités à une table ronde afin de réfléchir à cette question avec nos invités :

Jean-François Fillion, Anna Kruszynski, Ève Lamont et Nicolas Lefebvre-Legault

Jeudi 6 février, à 19 h 30

AU CAFE CIROS
2031, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL (MÉTRO BEKKI-UQAM)

ENTRÉE LIBRE

RENSEIGNEMENTS : (514) 387-2541 www.revuerelations.qc.ca

LITTÉRATURE
PORTRAIT D'ÉDITEURDécouvrir les voix du monde arabe
Les bibliothèques de SindbadÉMILIE GRANGERAY
LE MONDE

Le directeur de la collection d'Actes Sud, Farouk Mardam-Bey, veut combattre les idées reçues sur l'islam et «donner du monde arabe une image plus contrastée que celle des conflits politiques actuels».

Rares sont les éditeurs français à parier sur la littérature arabe. Rares aussi ceux qui publient des ouvrages de fond sur la place de l'islam. Depuis trente ans, Sindbad joue ce rôle, sans doute plus nécessaire que jamais. L'aventure commence en 1970: Pierre Bernard crée la collection «La bibliothèque arabe», qu'il dirige, chez l'éditeur Jérôme Martineau. Deux ans plus tard, ce typographe et éditeur fonde la maison d'édition Sindbad, en hommage à cet Ulysse oriental échappé des Mille et une nuits. Tout en accompagnant le renouveau des études arabes et islamiques, ouvertes désormais sur les sciences sociales, il souhaite surtout faire connaître l'histoire et la culture du monde arabe et de l'islam. C'est ainsi

que l'on trouve dans son catalogue — et sous une forme très soignée, convoitée par les bibliophiles — aussi bien les livres de poètes préislamiques que ceux de Naguib Mahfouz et de Youssef Idris.

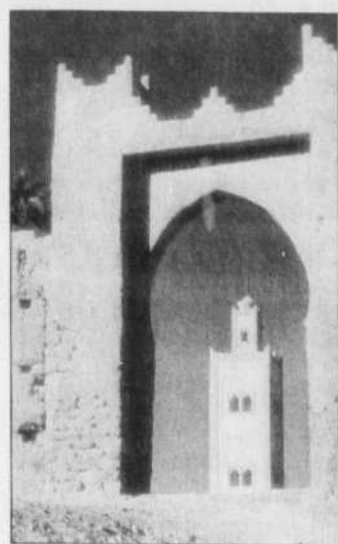
En 1988, la crise algérienne rend pourtant son travail plus difficile. Malade, Pierre Bernard cessera bientôt toute activité éditoriale, avant de disparaître en 1995. Certaines maisons d'édition se portent candidates pour la reprise de telle ou telle collection, mais Actes Sud est la seule à proposer de reprendre Sindbad dans sa totalité, avec son catalogue de 170 titres. Devenue une sorte de super-collection de la maison française, la direction de Sindbad est alors confiée à Farouk Mardam-Bey. Ce gentleman syrien, très séduisant, a bien connu Pierre Bernard, avec qui il a fondé le Salon du livre euro-arabe à l'Institut du monde arabe (IMA), dont il fut longtemps le bibliothécaire — il en est aujourd'hui le directeur culturel.

Né à Damas en 1944, il réside en France depuis plus de trente-

ans. Il explique qu'il a accepté cette offre «parce qu'il restait beaucoup de choses intéressantes à faire, beaucoup d'œuvres importantes à traduire», ajoutant: «La littérature arabe n'a pas encore la place qu'elle mérite.» Et si le prix Nobel de Naguib Mahfouz en 1988 a attiré l'attention sur une littérature arabe contemporaine, cela n'a pas entraîné de véritable mouvement de la part des éditeurs, «effarouchés — peut-être — par la façon de travailler dans ces pays-là». Les éditeurs doivent traiter directement avec les auteurs, qui restent propriétaires de leurs droits.

Découvrir de nouvelles voix

Pour Farouk Mardam-Bey, il s'agit certes de donner à lire des ouvrages classiques, mais aussi de faire découvrir de nouvelles voix: aujourd'hui, il souhaite ainsi faire connaître la littérature des pays du Golfe, où ce sont les femmes qui donnent les textes les plus intéressants. Il a aussi créé une «Bibliothèque turque» ou encore une «Bibliothèque persane». Mais ce gourmand a



ARCHIVES LE DEVOIR
La maison d'édition Sindbad visait surtout à faire connaître l'histoire et la culture du monde arabe et de l'islam.

également envie de faire partager sa passion: la cuisine. C'est ainsi qu'il a créé «L'Orient gourmand», qui accueille notamment son *Traité du pois chiche*.

Ce livre savoureux ne doit pas faire oublier que l'ambition de Farouk Mardam-Bey est aussi de faire de Sindbad un instrument de dialogue: «L'islam est devenu un enjeu essentiel. Sait-on de quoi on parle quand on dit "islam" ou "islamiste"? Il semble que beaucoup ne savent pas exactement ce que ces termes recouvrent. Or tout ça mérite une discussion sérieuse.» Loin des «polémiques faciles», Farouk Mardam-Bey aimerait offrir, au sein de la série «Actuel», des «ouvrages de fond montrant toutes les facettes de l'islam contemporain».

En 2002, il a ainsi rassemblé avec Elias Sanbar — avec lequel il travaille pour la *Revue d'études palestiniennes*, aux Éditions de Minuit — des textes sur le problème des réfugiés palestiniens. Intitulé *Le Droit au retour*, ce collectif comprend notamment des textes de Walid Khalidi — secrétaire général de l'Institut des études palestiniennes —, Philippe Fargues ou encore Dominique Vidal du *Monde diplomatique*. Vient aujourd'hui de sortir *Les Musulmans d'Occident face à l'avenir*, du controversé Tariq Ra-

madan, coauteur, avec Alain Gresh, de *L'islam en questions*, qui s'est vendu à 6000 exemplaires.

Farouk Mardam-Bey annonce également la publication prochaine d'une anthologie des textes du Syrien Aziz Azmeh, un «porte-drapeau de la pensée laïque pure et dure». «La collection «Actuel» est un espace de débat: il faut absolument éviter les effets de tribune», explique Farouk Mardam-Bey, car l'enjeu est beaucoup trop important pour qu'on s'arrête là. Il me paraît essentiel de donner du monde arabe une image plus contrastée que celle que renvoient les conflits politiques actuels.»

Un des plus beaux exemples et succès de Sindbad reste le texte du Libanais Elias Khoury. Vendu à 10 000 exemplaires, *La Porte du soleil* est un roman sur la question palestinienne. Une maison israélienne devrait même bientôt le publier en hébreu. Ce bel effort de (re)conciliation est aussi réjouissant que la coexistence au sein d'Actes Sud de Sindbad et de la collection «Lettres hébraïques», que dirige Rosine Pinhas-Delpuech.

VOIX

SUITE DE LA PAGE F 1

«L'école du XVII^e et du XVIII^e siècle était d'une dureté effroyable», explique Greif. Je me suis renseigné et ce que je décris dans le livre est exactement le déroulement de la journée de l'un des castrats du XVII^e ou du XVIII^e siècle.»

Cette Signora est par ailleurs également l'ancien professeur de piano du narrateur, Weber, musicien raté devenu critique musical. C'est à lui que la Signora, sur son lit de mort, confie la carrière de son protégé.

Quittant la soie de son cocon, ses froufrous et ses gravures des siècles derniers, Orpheo fait ainsi son entrée dans l'univers de la musique classique des temps modernes. C'est le règne dur, voire mesquin, des critiques, des concours, des juges et des jurys qui s'ouvre à lui.

«Je crois que le monde de la musique est l'un des plus durs que je connaisse», dit Greif. C'est d'une telle compétition! Un chanteur ou une chanteuse travaille d'arrache-pied, durant huit ou neuf ans. Il ou elle se présente dans les concours, et c'est dur et terrible. Il faut vraiment éliminer l'un ou l'autre des candidats, car il n'y a qu'un seul premier prix.»

En plus d'une voix superbe, il faut aux chanteurs une très grande musicalité, «comprendre la musique», comme dit Greif, et une excellente santé. «C'est pourquoi les chanteurs sont tellement obnubilés par la maladie», ajoute-t-il. La fragilité du chanteur, de sa voix qui n'a rien de «naturel», est aussi omniprésente dans le roman de Greif.

«Parfois, on croit à une révélation: quelqu'un sort du fond d'une campagne avec une voix magnifique. On se l'arrache. Un ou deux ans plus tard, le chanteur craque parce qu'il a trop demandé à son instrument. Et on n'entend plus parler de lui. S'il n'a pas cassé sa voix, il finit par se mettre entre les mains d'un bon professeur», écrit Greif dans *Orpheo*.

Orpheo lui-même ne sortira pas indemne de l'exercice. Un juge français qualifiera sa voix de «monstrueuse et absurde». D'ailleurs, en dehors de la cour du roi, où les castrats exécutaient des chants religieux dans une petite chapelle, les Français n'ont historiquement jamais accepté ces derniers. Ceux-ci devaient d'ailleurs leur existence (et il semble qu'Haydn ait failli en devenir un) au fait que les femmes ne pouvaient à cette époque monter sur les planches devant le pape. «Il fallait donc trouver des voix qui ressemblaient à celles des femmes», dit Greif.

L'action d'*Orpheo* se déroule pour sa part aujourd'hui en Allemagne, lieu d'origine de l'auteur, qui vit depuis 1969 au Québec, où il enseigne la littérature à l'Université Laval.

«Je l'ai située en Allemagne parce que je crois que cela aurait été le seul pays où une histoire pareille aurait pu se produire. Parce que l'amour de la musique dans ce pays est extrêmement poussé, extrêmement fort. Cette fascination pour une voix à ce point exceptionnelle aurait été possible en Italie aussi, où on adore la musique», dit Greif.

Son roman est d'ailleurs inspiré d'un incident surve-



SOURCE ALLIANCE VIVAFILM
Une scène du film *Farinelli*, qui jette un éclairage sur la vie des castrats.

nu en Allemagne, alors que Greif y habitait encore. Un jeune garçon, qui chantait dans une chorale et qui avait une très belle voix, a été victime d'un accident de voiture qui l'a émasculé à jamais. Que lui est-il arrivé ensuite? C'est ce que Greif a voulu inventer.

L'auteur, qui a déjà signé plusieurs ouvrages, dont *Solistes*, recueil de nouvelles paru à L'Instant même, s'inspire souvent ainsi de situations plausibles ou réelles pour inventer une histoire fictive.

Greif a écrit ce roman en français, langue dans laquelle il a aussi écrit plusieurs de ses œuvres précédentes, mais qui n'est pas sa langue maternelle. Le français, dit-il, lui donne une approche plus analytique, moins émotive que l'allemand. Reste que Greif a grandi en Sarre, restée longtemps protectorat français. Cette langue, dans laquelle il écrit et enseigne désormais, lui est donc très familière. «J'écris en français et en allemand», dit-il. Mais si j'écris en français, ce sera une chose, et si j'écris en allemand, ce sera autre chose.»

Mais il semble que ce soit la musique qui ait dicté par-dessus tout la rédaction d'*Orpheo*. L'auteur propose d'ailleurs à l'amateur, au terme de l'ouvrage, une discographie qui permet d'apprivoiser les genres abordés dans le roman, notamment la voix de haute-contre de Daniel Taylor, chanteur canadien à la voix d'ange. «La voix humaine est unique, il n'y a pas deux voix semblables», dit Greif. Car *Orpheo*, c'est d'abord et avant tout un hommage à la grandeur, à la beauté de la musique. Au point où tout ce qui l'entoure, jusqu'à l'intrigue amoureuse qui se tisse autour du chanteur dans le roman, y apparaît, à la lumière de cet art, comme dérisoire.

ORPHEO

Hans-Jürgen Greif
L'Instant même
Québec, 2003, 262 pages

SUITE DE LA PAGE F 1

se développaient qu'avec un taux de rentabilité de 4%. En France, des maisons indépendantes, comme Gallimard ou Le Seuil, vivaient avec un taux de rentabilité de 3 et 1% respectivement.

Dans ces maisons, la rentabilité atteinte grâce à certains gros titres permettait d'investir dans des valeurs moins rentables à court terme, soit des premiers romans ou encore des collections de poésie. Le but, la mission des maisons d'édition était donc d'assurer une certaine vitalité intellectuelle et littéraire, tout en garantissant, évidemment, leur survie.

Or, l'achat de nombreuses maisons d'édition par d'énormes entreprises aux investissements diversifiés a complètement changé la donne au cours des dix dernières années. Selon Schifffrin, on attend désormais des maisons d'édition des taux de rentabilité de 12 ou 15%. Pour les atteindre, les maisons d'édition doivent miser sur des auteurs de livres présumés best-sellers, en leur consentant des avances démesurées. Cela a été le cas de Stephen King, dont les deux derniers livres, publiés l'an dernier, se sont moins vendus que prévu, entraînant ainsi des pertes énormes pour le Random House Trade Group.

Un peu partout, les tenants de la concentration avancent l'argument selon lequel les profits générés en investissant dans les produits de masse aideront les secteurs moins rentables et pourtant nécessaires de l'industrie de l'édition.

«C'est exactement le contraire qu'ils sont en train de faire avec le Random House Trade Group», explique André Schifffrin, joint à sa maison d'édition, The New Press, à New York. Parce que le groupe plus intellectuel n'a pas gagné assez d'argent, ils veulent en faire quelque chose de plus commercial.»

Selon André Schifffrin, l'argument selon lequel il n'y a pas de grand marché pour les livres «plus sérieux», «plus intellectuels», est fallacieux. À ce chapitre, cet homme,

DÉFIS

qui a publié chez Pantheon Michel Foucault, Jean-Paul Sartre et Noam Chomsky, donne l'exemple de «Raisons d'agir», collection lancée avec succès par le sociologue Pierre Bourdieu en France, ou encore le petit pamphlet de Noam Chomsky sur le 11 septembre 2001, qu'il a lui-même publié, qui s'est vendu à 250 000 exemplaires. Schifffrin reconnaît cependant qu'il a lui-même eu la chance d'attirer dans sa maison d'édition indépendante une banque d'auteurs prestigieux qui avaient collaboré avec lui durant une trentaine d'années, notamment chez Pantheon.

Plus près de nous, au Québec, le groupe Quebecor donne un exemple de «concentration verticale», c'est-à-dire qu'une seule entreprise œuvre tant au niveau de la production de livres, de l'édition et de l'imprimerie, qu'au niveau de la distribution, de la vente en librairie, sans compter bien sûr la promotion liée aux journaux et aux postes de télévision que la chaîne possède.

Or, explique Pascal Assathiany, directeur des Éditions du Boréal, ces groupes-là appartiennent en bonne partie à des actionnaires. Et ces actionnaires veulent du rendement. «Alors on minimise le risque, et pour minimiser le risque, on va vers des best-sellers, des produits de grande consommation», dit-il. Avec comme conséquence que l'on baisse le niveau de qualité des livres publiés, pour atteindre une plus grande rentabilité.

«Je vois une énorme différence entre les États-Unis, le Canada et le Québec» à ce sujet, ajoute Assathiany. Aujourd'hui, «la plupart des ouvrages intéressants aux États-Unis paraissent dans des presses universitaires ou chez de plus petits éditeurs».

En France, si l'achat de Vivendi par Lagardère est autorisé par le gouvernement de Bruxelles, les groupes Hachette et Lagardère contrôleront à eux deux 60% du marché du livre français. Or, selon Pascal Assathiany, il est déjà difficile, pour les livres qui ne sont pas publiés par Hachette, de gagner leur place dans certains points de distribution français, notamment les stands qui sont installés dans les aéroports.

Au Canada anglais, on a mesuré les conséquences de la concentration sur le monde de l'édition lorsque le groupe General Distribution a fait faillite il y a quelques mois, entraînant du coup la disparition de plusieurs maisons d'édition, dont les Éditions Stoddart.

«Je ne vois rien de mal dans le fait de vouloir être rentable», dit pour sa part Jackie Hushion, directrice du Canadian Council of Publishers. Selon elle, un bon éditeur (ou un bon administrateur) ne présume pas trop de ventes d'un livre, que celui-ci soit d'un inconnu ou d'un auteur à grand succès.

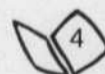
«Personne ne peut se concentrer seulement sur des ouvrages à haut risque, c'est une question d'équilibre», croit-elle.

Agenda littéraire

Février 2003

UNEQ

Union des écrivains et des écrivaines québécoises



MARDI 4 FÉVRIER, 19 H 30

Les Mardis Fugère

CONFIDENCES LITTÉRAIRES DE L'ÉCRIVAIN

PATRICK SENÉCAL

Maison de la culture Frontenac

2550, Ontario Est, Montréal

Entrée libre.



JEUDI 13 FÉVRIER, 19 H 30

Des mots et des sons

L'ÂME SLAVE

LECTURE-CONCERT INSPIRÉE PAR PRAGUE

avec l'écrivaine TÉCIA WERBOWSKI

LUIS GRINHAUZ au violon et

BERTA ROSENOHL au piano

Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal.

Entrée gratuite. Réservation obligatoire.



VENDREDI 21 FÉVRIER, 19 H

L'écrivain au cœur du monde

TABLE RONDE DEVANT PUBLIC

Avec DOROTHÉE BANVILLE-CORMIER,

NEIL BISSOONDATH, OOK CHUNG

et SERGIO KOKIS JOURNÉE INTERNATIONALE

DE LA LANGUE MATERNELLE

Diffusion en direct sur la chaîne culturelle de

RADIO-CANADA (100,7 FM)

Animation : ALINE APOSTOLSKA

Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal

Entrée Libre.

Renseignements et réservations au (514) 849-8540
www.uneq.qc.ca

Olivieri
librairie • bistro

C'EST EN LIBRAIRIE

QU'ON TROUVE CE QUE L'ON CHERCHE

QU'ON COMMANDE CE QUI NOUS PLAÎT

QU'ON DÉCOUVRE DES MILLIERS DE LIVRES

C'EST EN LIBRAIRIE QU'ON RENCONTRE DES LIBRAIRES...

J'ai pas le temps, je m'en vais lire...

Librairie indépendante
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
tél.: 739-3639
service@librairieolivieri.com

PHOTO & VIDÉO JUDICIAIRES

Les conditions techniques que la police et les agences de surveillance devront dorénavant suivre pour enregistrer des preuves à l'aide de photographies et de vidéos.

La seconde partie du livre élabore de nouvelles règles de procédure pour la présentation de ces preuves devant les tribunaux.

Le premier manuel sur la preuve par l'image depuis 30 ans

par MICHEL MATTE

27,00 \$ chez Renaud-Bray et à la librairie juridique Wilson & Lafleur (514) 875-6326.



ESSAIS

La modération de Ryan et l'audace d'un lobby



Louis Cornélius

Comme la plupart des penseurs occidentaux qui s'inscrivent dans la tradition libérale, Claude Ryan n'a jamais été un intellectuel particulièrement tapageur. Maître de la nuance et des distinguos, celui qui fut éditorialiste et directeur du *Devoir*, de 1962 à 1978, avant de devenir un des principaux leaders du Parti libéral du Québec, a néanmoins occupé une place de choix dans l'espace intellectuel et politique québécois des quarante dernières années.

Dans *La Raison et l'Équilibre*, étude détaillée de la pensée de Ryan pendant ses années au *Devoir*, le jeune essayiste Olivier Marciel développe l'hypothèse suivante: «[...] Claude Ryan est un modéré, à la fois libéral et nationaliste, à la fois partisan de la catholicité et de la laïcité.» Là où d'autres, plus tranchants, verraient un défaut, Marciel décrit positivement cette modération comme l'art de «jamais à l'abandonnement extrême des idéologies». «Par exemple, il est un partisan du capitalisme mais pas un adepte du laisser-faire, il est un nationaliste mais pas un indépendantiste, il prône la décentralisation de la société mais pas la déconfectionnalisation de l'école, il parle de droits et libertés sans jamais oublier de mentionner les devoirs et les responsabilités.» Souvent subtile et brillante, une telle pensée de la modération circonstancielle mérite-t-elle pour autant d'être considérée comme une pièce maîtresse du dispositif intellectuel québécois récent? Empruntant le vocabulaire d'un Jocelyn Létourneau, Marciel affirme: «À travers la pensée de cet intellectuel, c'est toute la modération et l'ambivalence caractéristiques de l'être québécois qui s'expriment (sic).»

Penseur libéral avant tout («la primauté doit obligatoirement revenir au droit individuel»), Ryan se présente comme un fédéraliste qui recherche «la conciliation des idées nationales et libérales tant que les idées nationales ne remettent pas en cause la primauté des principes fondamentaux du libéralisme politique». Il sera donc partisan d'un fédéralisme asymétrique qui reconnaîtrait le statut particulier de la nation québécoise dans le cadre canadien. Au gré de la conjoncture, il se fera plus ou moins nationaliste, mais jamais au point d'abandonner l'option fédéraliste, garante, selon lui, des principes libéraux.

Dans le débat linguistique, son libéralisme, qui «reconnaît les réalités historiques et culturelles [et] leur confère même certains droits», s'exprimera par une adhésion à certaines mesures incitatives et coercitives en faveur de la protection du français au Québec, mais de façon modérée. A quelques réserves près, la loi 22, par exemple, lui apparaîtra légitime, alors qu'il verra dans la loi 101 l'expression «d'un nationalisme étroit et chauvin». Nationalisme libéral, conclut Marciel. Nationalisme mou et naïf, diraient d'autres, dont je suis.

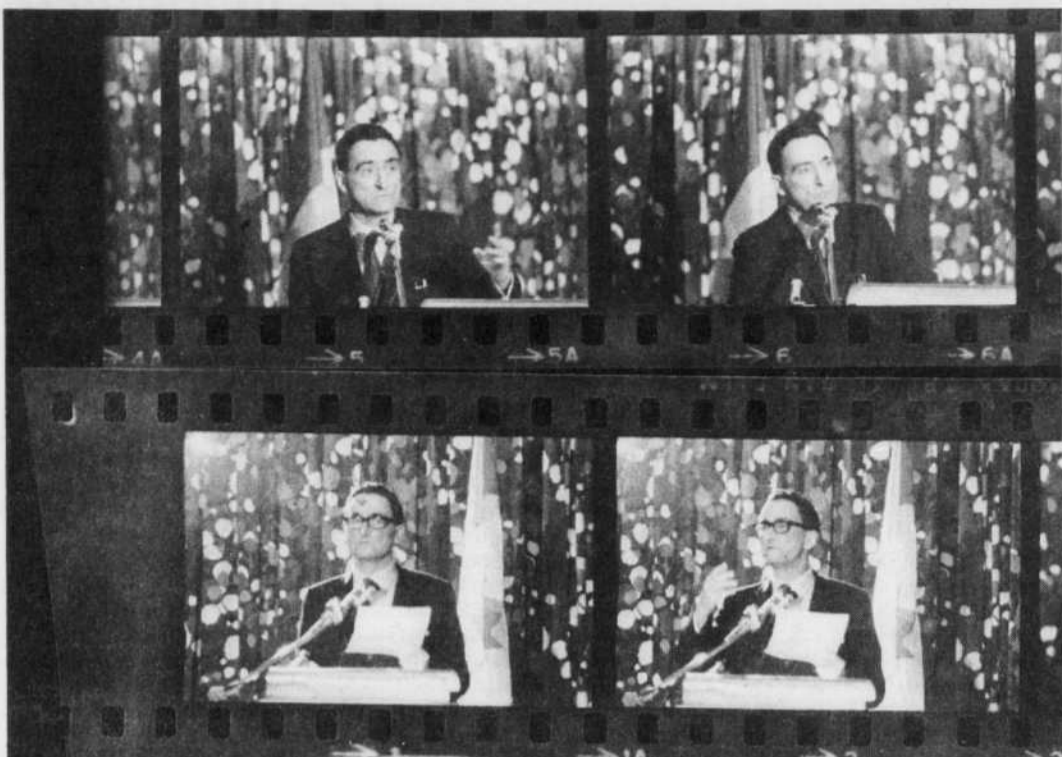
Sur le plan religieux, l'ancien militant de l'Action catholique vivra intensément le bouillonnement du concile Vatican II au Québec: «En effet, alors que la plupart des intellectuels qui ont préparé et vécu la Révolution tranquille se sont attaqués à la domination de l'Église catholique sur les esprits, Ryan a tenté d'aider l'Église à s'adapter aux nouvelles réalités révolutionnaires-tranquilles [...].» Catholique et libéral, le directeur du *Devoir* refuse d'accepter le verdict d'incompatibilité entre modernité et religion et plaide alors pour une sécularisation des institutions qui ne s'accompagnerait pas d'une éviction des valeurs religieuses. Toujours actuelle, cette partie de son œuvre demeure, à mon avis, sa contribution la plus riche au débat québécois.

Long rappel de l'interminable joute constitutionnelle des quarante dernières années et minutieuse analyse du rôle qu'y a joué Ryan, *La Raison et l'Équilibre* d'Olivier Marciel est un projet à la mesure de son objet d'étude. Détaillé, modéré et intelligent, il se présente comme un hommage rendu à la richesse et à la pertinence d'une pensée à laquelle la réalité n'a pourtant cessé de résister. Et si la modération, aussi nécessaire fût-elle, n'était pas suffisante?

L'axe France-Québec

Pendant que Ryan, au Québec, cherchait à définir les principes et conditions d'un accommodement raisonnable au contentieux canado-québécois, de Gaulle, en France, s'activait dans le but de créer une coopération franco-québécoise intense, «une coopération que la France n'aurait avec aucun autre pays du monde, qui marquerait le caractère fondamentalement particulier des rapports entre la France et le Québec». Point culminant de ce programme de retrouvailles entre les deux nations, la visite du général, en juillet 1967, appartient à l'histoire et ses impacts sur le sentiment national des Québécois sont connus et encore discutés.

Ce qui est moins connu, cependant, c'est l'action, à la même époque, de ce que l'on a appelé «le lobby du Québec à Paris», un regroupement de personnalités françaises dont «l'ambition était d'ouvrir une fenêtre sur le nouveau monde et qu'il n'y ait plus, comme auparavant avec la colonisation, de rapports de dominant à dominé, mais des rapports d'égalité et d'échange». Agissant dans l'entourage de De Gaulle, mais de façon souvent indépendante, ces députés, diplomates et ambassa-



Claude Ryan à l'occasion d'un discours, au début des années 70.

ARCHIVES LE DEVOIR

deurs, principalement menés par Bernard Dorin et Philippe Rossillon, travaillent à institutionnaliser les rapports et la coopération entre la France et le Québec afin de permettre à ce dernier de «se tailler une place sur la scène internationale».

Passionnante chronique des initiatives et actions de ce lobby que d'aucuns ont qualifié de «mafia du Québec», *Le Lobby du Québec à Paris* des ex-journalistes Paul-André Comeau et Jean-Pierre Fournier relate cette aventure qui a résolu le Québec moderne sur la voie de l'action internationale, malgré l'opposition d'un gouvernement canadien affolé devant une telle perspective.

Récit de la naissance des relations bilatérales entre la France et le Québec, des premiers balbutiements de la francophonie internationale, de la création de la délégation générale du Québec à Paris, des débats au sujet de la doctrine Gérin-Lajoie («prolongement externe des compétences internes» du Québec), de la passion québécoise de De Gaulle et du rôle des relais québécois (entre autres, Jean-Marc Léger, Yves Michaud, Jacques-Yvan Morin) du lobby du Québec à Paris, cet

essai, issu d'un séminaire de l'École nationale d'administration publique du Québec consacré à ce sujet, à l'automne 2001, en présence de l'ambassadeur Dorin, nous fait rêver à une relance de l'amitié France-Québec qui aurait l'intensité de ces premiers pas.

Depuis 1960, il y a eu, affirme Dorin, une certaine continuité, mais «il n'y a pas, se désole Jean-Marc Léger, un lobby québécois 2000 en France». L'heure ne serait-elle pas venue, en ce domaine comme en d'autres, de renouer avec l'audace et le volontarisme en s'inspirant de l'histoire?

louiscornelius@parroinfo.net

LA RAISON ET L'ÉQUILIBRE

LIBÉRALISME, NATIONALISME ET CATHOLICISME
DANS LA PENSÉE DE CLAUDE RYAN AU DEVOIR
(1962-1978)

Olivier Marciel

Varia

Montréal, 2002, 292 pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Camus révolutionnaire

ULYSSE BERGERON

«Nous avons fait [...] un journal d'une indépendance absolue et qui n'a jamais rien déshonoré. Je ne demandais rien de plus. Tout porte fruit, un jour ou l'autre.» C'est en ces termes que l'écrivain Albert Camus décrivait *Combat*, journal pour lequel il a écrit de 1944 à 1947. Camus, c'est *L'Étranger*, *La Peste*, *Le Mythe de Sisyphe*, *Caligula*, *Les Justes*. C'est la plume aiguisée d'un humaniste sceptique à l'écriture efficace et prolifique. Et c'est indiscutablement l'auteur d'une œuvre littéraire marquante de la seconde moitié du XX^e siècle. Mais Camus, c'est également, et avant tout, un militant et un journaliste engagé.

La présidente de la Société des études camusiennes, Jacqueline Lévi-Valenti, propose ici un volumineux recueil de 165 textes de celui qu'on classe — peut-être trop rapidement — parmi les philosophes existentialistes de l'absurde. Dans ce livre, elle regroupe la totalité des éditoriaux et des articles que le Nobel de 1957 a écrits au cours de son passage à *Combat*. Lévi-Valenti a la délicatesse de s'effacer au profit des articles de Camus et de ne guider le lecteur qu'à l'aide de courtes annotations. Si les textes de Camus sont toujours d'actualité — ils abordent la place et le rôle de l'humain au sein d'une société —, ils sont également un témoignage historique pertinent de l'Occupation allemande, de la Résistance française et de la période de l'après-guerre.

La III^e République est envahie en 1940 par l'armée allemande, la Wehrmacht. Des mouvements de résistance s'organisent. L'un d'entre eux, *Combat*, mis sur pied par l'officier Henri Frenet, tire son nom de son journal, rédige et distribue clandestinement. «Le titre nous fut inspiré par le Mein Kampf de Hitler. On a d'abord pensé à Notre combat, cela faisait bizarre, on a opté pour *Combat*», soulignera quelques années plus tard Jacqueline Bernard, membre de la revue.

Les objectifs du journal étaient alors d'appeler les Français à la lutte, de les unir face à l'ennemi, de les préparer à prendre les armes au nom de la patrie et de vaincre l'esprit de soumission qui régnait en France. Cette mission, l'équipe de *Combat* la résumait en apposant en manchette des parutions clandestines une phrase de l'homme politique Georges Clemenceau: «Dans la guerre comme dans la paix, le dernier mot est à ceux qui ne se rendent jamais.»

«La guerre totale est déclenchée et elle demande la résistance totale. Vous devez résister car cela vous concerne et il n'y a pas deux France. Il n'y a qu'un seul combat [...] Prenez-y votre place», écrivait anony-



INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

Bien qu'Albert Camus ait participé à partir de 1944 à la rédaction de *Combat*, c'est surtout après la Libération que son rôle s'accrût au sein du journal.

mement l'auteur de *L'Étranger* en mars 1944. Bien que Camus ait participé à partir de 1944 à la rédaction de *Combat*, c'est surtout après la Libération que son rôle s'accrût au sein du journal.

«Nous ne croyons ni aux principes tout faits ni aux plans théoriques. [...] Nous voulons réaliser sans délai une vraie démocratie populaire et ouvrière. [...] La France sera demain ce que sera sa classe ouvrière.» Ces propos, Albert Camus les écrivait en éditorial du journal au lendemain de la Libération. *Combat*, publication clandestine depuis 1943, sortait au grand jour avec pour mission de transmettre l'énergie de la Résistance en énergie révolutionnaire. L'article demandait une «Constitution où la liberté et la justice recouvrent toutes leurs garanties» et où il y aurait «destruction impitoyable des trusts et des puissances d'argent». Comme le soulignait l'éditorialiste: «Dans l'état actuel des choses, cela s'appelle une Révolution.»

C'est alors que Camus, qui sera rédacteur en chef de *Combat* jusqu'à son départ le 3 juin 1947, engage sa plume dans l'élaboration d'une IV^e République devant idéalement, selon lui, s'appuyer sur la population française et sur la notion de justice humaine. Il s'agit d'une époque où celui qui vient tout juste

CAMUS À COMBAT

Albert Camus
Édition établie et présentée par
Jacqueline Lévi-Valenti
«Cahiers Albert Camus»
Gallimard
Paris, 2002, 746 pages

Entrevue avec Michel Morin

Les vertus du vertige

ANTOINE ROBITAILLE

Musique et écrans d'ambiance, télé, ordinateurs: on pourrait multiplier les exemples de choses «divertissantes» faisant qu'aujourd'hui nous ne pouvons presque jamais nous retrouver réellement seuls avec nous-mêmes. De peur peut-être de ressentir le vertige de l'existence. Dans son dernier livre, le philosophe Michel Morin s'interroge sur cette fuite et sur les vertus de ce vertige. Il relie celui-ci, entre autres, au fait qu'aujourd'hui, à la différence des époques antérieures, on nous intime de tout choisir: de notre parcours professionnel à notre orientation sexuelle. Conversation avec un professeur qui poursuit depuis plus de vingt-cinq ans une réflexion profonde et personnelle.

Antoine Robitaille. On est passé d'une époque prémoderne où tout était décidé, fixé (on naissait et mourait roturier), à une époque moderne où on doit se choisir entièrement. Une comme l'autre ne vous satisfait pas. Sommes-nous mieux dans une période ou dans l'autre?

Michel Morin. Difficile de répondre à cette question. Je pense que l'une ne succède pas à l'autre pour rien. Il y a eu un aspect nécessairement libérateur dans ce passage. Le «moi» est sorti de ce qu'il pouvait expérimenter comme étant l'obscurité: la dépendance à l'égard de la tradition. Il a ainsi acquis la possibilité de penser par lui-même, de faire face aux choses extérieures, de sentir qu'il peut intervenir sur elles de façon efficace. Le résultat a été une élévation considérable du niveau de vie et une amélioration considérable de la santé. Tout cela me paraît positif et il ne s'agit pas de revenir en deçà. Je pense cependant qu'on arrive actuellement à une impasse du projet moderne.

Qu'est-ce qui vous fait dire cela?
Le symptôme en est peut-être la dépression, qui devient la maladie par excellence de notre époque. La science nous dit qu'on peut en guérir. Mais il faut se rendre compte que c'est d'abord une maladie de l'âme. À la racine de cette impression de ne plus avoir le goût de rien, d'être démotivé et de ne plus croire en rien, il y a une sorte de dessèchement, lequel est lié au sentiment d'être

seul au monde, d'avoir à prendre toutes les décisions.

Vous dites dans le livre qu'il faut accepter nos limites.

Oui, accepter sa faillibilité, accepter qu'elle est constitutive de la condition humaine et qu'on ne pourra pas en finir avec elle. Les idées de clonage, l'excès de l'usage des antidépresseurs, ce n'est rien d'autre que des façons contemporaines d'en finir avec ce qu'il y a de souffrant dans cette condition, c'est-à-dire la faillibilité.

Y a-t-il des vertus à la faillibilité?

C'est pour moi l'envers négatif de la créativité humaine. L'homme est essentiellement un inventeur de mondes et un producteur de sens. Mais ça, c'est l'envers de sa faillibilité. Et ce n'est pas un hasard si un artiste, avant d'entrer en scène, a le trac, ou si un créateur vit une expérience de profonde angoisse: c'est l'envers de son œuvre.

Vous écrivez que l'amitié est une expérience d'asocialité. Pourquoi?

L'amitié, cela signifie des personnes qui se rencontrent en dehors des déterminations sociales. Elles le font parce qu'elles s'éliènt mutuellement en dehors des catégories sociales qui auraient pu les déterminer ou les porter à ne pas se rencontrer. Elles s'éliènt mutuellement, et à partir de la possibilité qu'elles ont de parler l'une avec l'autre. Je pense que c'est l'expérience fondamentale qu'un être humain fait. Cette expérience capitale, je crois qu'elle est le fondement du lien social. Je dirais même que c'est une telle expérience, bien comprise, qui est de nature à régénérer le lien social. Les philosophes les plus anciens l'avaient compris. Les Grecs considéraient le rapport d'amitié comme le rapport social fondamental, plus encore que le lien familial.

Justement, je me demandais si vous aviez des enfants.

Non, parce que je préfère être les personnes avec lesquelles je suis en rapport, ou être élu par elles, plutôt que de me retrouver avec des personnes qui sont issues de la nature, ou d'un fait naturel.

Est-ce un choix de votre part?

Pas au sens arbitraire du mot, parce qu'on ne contrôle pas tout. Ce n'est pas moi, mon «je» libre, qui ai décidé un jour de ne pas

avoir d'enfant. Mais c'est un choix au sens profond. Il y a longtemps que je sais que le sens de ma vie consiste à me réaliser à travers une œuvre. Et avec les personnes qui peuvent me permettre de la faire exister le mieux possible.

Étant donné qu'on ne contrôle pas tout, cette œuvre aussi vous échappe, non?

En tout cas, il n'y avait aucun projet au départ. Ce qui a donné naissance à l'œuvre, c'est justement l'expérience d'une faillibilité découverte. J'ai réagi au marxisme et au structuralisme qui m'ont marqué à une certaine époque. Le début de mon rapport à l'écriture tient à l'expérience que j'ai faite de l'insuffisance de ces modèles théoriques. Insuffisance à m'éclairer et à m'orienter profondément dans l'existence. Les systèmes théoriques sont conçus sur une certaine exclusion de la subjectivité. Au contraire, me mettre à écrire a signifié, pour moi, m'engager profondément.

Vous n'avez pas d'ordinateur, vous écrivez à la main. Pourquoi?

Le geste de l'écriture est, selon moi, un des gestes les plus personnels qu'on puisse faire. C'est un geste intime. Je ne parle pas des écritures qu'on peut faire fonctionnellement. Je pense à l'écriture entendue au sens d'une création. C'est un acte qui se fait en retrait ou dans la solitude et qui doit requérir pour chacun les conditions les plus appropriées. Pour moi, l'écriture à la main et même au crayon à mine est la manière idéale, dans la mesure où c'est la forme la plus dépouillée. Ainsi, j'oublie l'instrument. Je n'ai pas à m'occuper de l'instrument ou des contraintes qui seraient inhérentes à l'instrument lui-même. Le crayon en présente peu. Il se laisse oublier et permet d'être plus attentif au propos qu'on essaie de tenir.

Vous aimez votre métier de professeur de philosophie au collégial?

Oui, beaucoup. Je dois dire que même après presque 30 ans d'enseignement, je n'en suis pas encore las. Les étudiants, par leur jeunesse, sont plus près de leur faillibilité, de leurs défaillances. Et ils sont beaucoup moins enclins à se les cacher, même mutuellement. Ce qui me rapproche d'eux.

VERTIGE! ET AUTRES

ESSAIS A-POLITIQUES

Michel Morin

Les Herbes rouges / essais
Montréal, 2002, 157 pages

◆ DE VISU ◆

Hommage à Louis Archambault

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Le sculpteur Louis Archambault s'est éteint en début de semaine. Né le 4 avril 1915, il avait réussi à percer les frontières du Québec et à faire voir ses œuvres en Europe, où elles ont connu une belle réception. Ses œuvres ont été vues lors d'événements prestigieux: Festival de sculpture de Grande-Bretagne au Battersea Park, à Londres (1951), Biennale de Venise (1956), Triennale de Milan (1957), Exposition universelle de Bruxelles (1958) et Exposition internationale de la sculpture contemporaine au cours de l'exposition universelle de Montréal, en 1967.

Taciturne, il vivait à l'écart du milieu des arts visuels, considérant qu'il n'avait pas été reconnu à la valeur qu'il croyait être la sienne. Le film que lui a consacré Werner Volkmer, *A la recherche de Louis Archambault*, le dépeignait comme un homme encore animé par le désir de nouvelles formes, mais un homme rongé par la nostalgie.

Une véritable pensée

En 1948, l'année de *Refus global*, il avait remporté le concours artistique de la province de Québec, aux côtés d'Alfred Pellon qui, lui, avait remporté le prix pour les arts décoratifs. Trois décennies... Son travail avait été quelque peu délaissé. Toutefois, sa présence dans les collections des musées canadiens, surtout au Québec, s'était accentuée dans les années 90. En 1993, le Musée des beaux-arts de Montréal avait exposé cinq de ses œuvres majestueuses en bois, *Le Passage étroit*, *L'Ascension difficile*, *Les Quatorze Degrés de béatitude* et *L'Ange témoin*, une série chapeauté par *L'Arbre sacré*, une des dernières œuvres réalisées par le sculpteur.

Voyageurs de l'espace, une œuvre créée en 1960 pour l'aéroport d'Upland (Ottawa), avait

été retrouvée au début des années 90 en pièces détachées dans un dépôt du gouvernement fédéral. Cette histoire avait également permis, paradoxalement, à son travail de retrouver quelque peu l'éclat qu'il avait eu sur la place publique.

Dans *A la recherche de Louis Archambault*, Guido Molinari, une des figures de proue de l'aventure de la modernité artistique au Québec, avait décrit Archambault comme «le premier sculpteur vraiment formaliste du Canada». Molinari a connu Archambault comme professeur. Récemment, il a dit de ce dernier qu'il possédait une véritable pensée, loin de l'image du bricoleur.

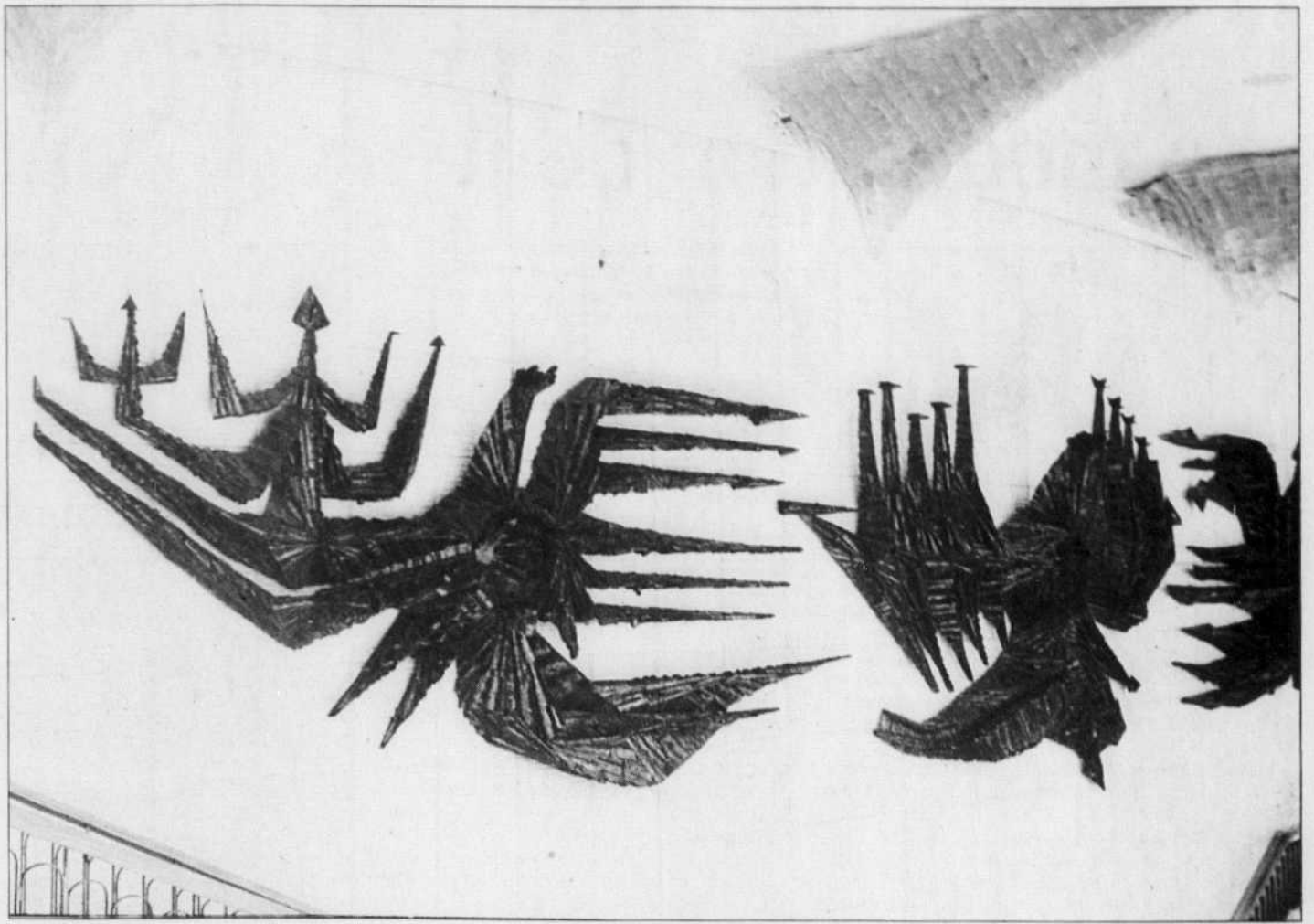
Mondanités et reconnaissance

Autre figure majeure de la sculpture québécoise et canadienne, le regretté Ulysse Comtois avait également profité de l'enseignement de l'artiste. De son côté, l'auteur Claude Jasmin, lui aussi un ancien élève du sculpteur, a écrit dans son livre *Je vous dis merci* (Stanké) combien Archambault était devenu «un grand copain et un instructif savant en sa matière».

Son travail au fil des ans avait quitté le vocabulaire de la sculpture moderne du milieu du siècle dernier pour devenir de plus en plus épuré, voire austère, voué à la rigueur géométrique.

Archambault lui-même avait souhaité dans le documentaire de Volkmer «qu'on ait remarqué une certaine constance, incluant le mauvais caractère». Il voulait qu'on se souvienne de lui en disant: «Il était pas bête.»

Dans son film, Werner Volkmer le décrivait comme «coincé entre sa peur des mondanités et son désir de reconnaissance». Pourtant, mondanités et reconnaissance artistique se retrouvent peut-être un peu dans cette œuvre, *Les Anges radieux*, vue du piano noble de la Place des Arts.



Les Anges radieux, vue du piano noble de la Place des Arts.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Il voulait

qu'on se

souviennne de lui

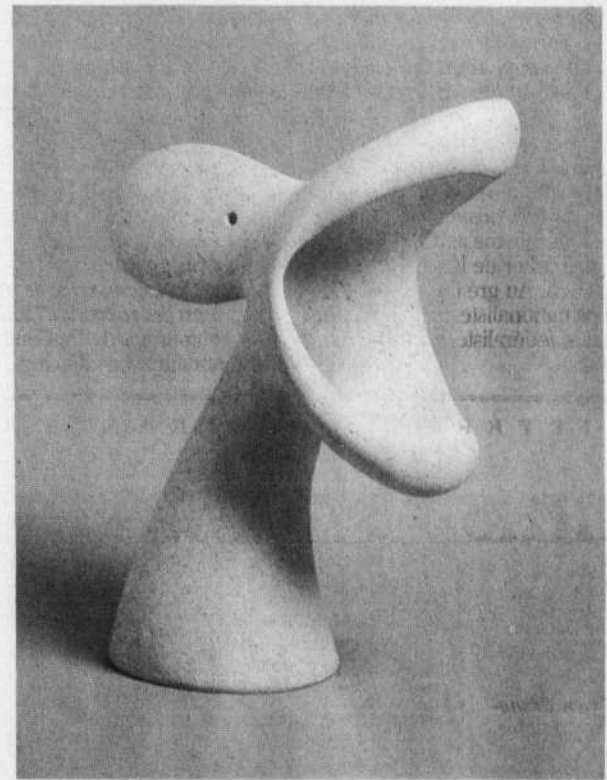
en disant:

« Il était

pas bête. »

LOUIS ARCHAMBAULT (1915-2003)

Pionnier de la sculpture contemporaine au Québec



Louis Archambault, *L'Appel*, 1946. Terre cuite, 39 x 19 x 29,2 cm
Collection Musée du Québec

Nous ne l'oublierons pas.

MUSÉE DU QUÉBEC
Québec

votre musée national des beaux-arts!

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec

In memoriam

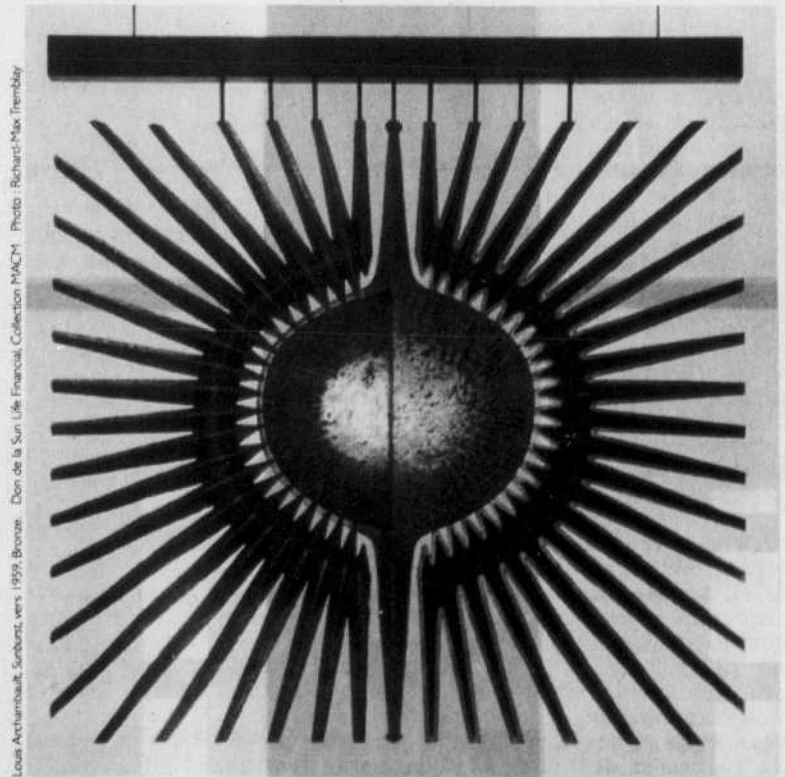
Louis
Archambault
1915 - 2003

M

MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL

Les quatorze degrés de béatitude, 1980
Musée des beaux-arts de Montréal
Don de l'artiste à la mémoire de Mariette, son épouse

HOMMAGE À LOUIS ARCHAMBAULT



Le Musée d'art contemporain de Montréal rend hommage à Louis Archambault et souligne le travail exceptionnel de ce pionnier de la sculpture au Québec.

Son œuvre continuera d'illuminer nos vies!

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

LE DEVOIR

DE VISU

ARTS VISUELS

Aux armes, psychédéliques!

LE CHEVALIER DE L'ARC-EN-CIEL SOUS LE RÈGNE DE L'ARAIGNÉE

Bill Anhang
Galerie Liane et Dandy Taran
Centre des arts Saidye Bronfman
5170, chemin de la
Côte-Sainte-Catherine
Jusqu'au 2 mars

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Le Centre des arts Saidye Bronfman accueille des œuvres absolument ahurissantes. Les murs sont couverts de lumières clignotantes, de bidules articulés et de toiles aux couleurs fortes. Ces élucubrations sont l'œuvre de Bill Anhang, un artiste dit «indiscipliné», populaire ou outsider. Se dévoile ici un univers d'une densité étonnante. Le ballet de ses diodes électroluminescentes est saisissant. L'exposition retrace 30 années de production.

Les œuvres de Bill Anhang, bien qu'il tâte de la création depuis le début des années 1970, ne nous sont connues que depuis 1998. À l'époque, l'exposition *Artifice*, organisée par l'ancien directeur de la galerie Saidye Bronfman, David Liss, l'avait intégré dans ses rangs.

Bill Anhang n'a rien d'un artiste au sens convenu du terme, professionnel ou amateur. Autodidacte, en marge des courants ou des préoccupations familiales à l'art contemporain, Anhang est de ceux qui créent comme si la reconnaissance de leur travail n'était pas à l'ordre du jour.

Animés d'une pulsion irrésistible, continuellement nourris par leur entourage immédiat, par leurs lubies surtout, les artistes comme Anhang ne parcourent pas les sentiers battus. C'est bien pour cela qu'ils sont considérés comme «outsiders».

La métaphore n'est pas fortuite dans le cas d'artistes de la trempe d'Anhang. Véritable excentrique aujourd'hui âgé de plus de 70 ans, Anhang ne semble participer d'aucune catégorie connue, si ce n'est, justement, de celle des artistes outsiders. Cette catégorie d'artistes est souvent présentée comme en dehors des courants dominants. Ceux qui collent à la rubrique seraient animés d'une pulsion artistique dérangée de tout intérêt de reconnaissance de la part de pairs ou d'un quelconque système établi. Cette position permet aux commentateurs de reconduire, souvent aveuglément, le mythe de l'artiste pur, non entaché de considérations autres qu'artistiques, venu de nulle part, ce qui leur conférerait une aura d'intouchable.



SOURCE CENTRE DES ARTS SAIDYE BRONFMAN
Bill Anhang avec son œuvre intitulée *Sconce, Chest Plate, Sceptre*, 1987.

Ce débat tient d'une vanité dont l'ampleur jette l'effroi. Comme s'il fallait ignorer ou rejeter les artistes «consciencieux» engagés dans un processus artistique dans le but d'être reconnu, cette position passe par un culte de la pureté difficile à dégommer, une blancheur proche de la plus haute marche possible de l'échelle de l'intégrité. Or, il n'y a rien de plus impossible à débattre comme question que celle de l'intégrité artistique. Il est trop facile de tomber, ce faisant, dans un vulgaire procès d'intention. Heureusement, Valérie Rousseau (de la Société des arts indisciplinares), la commissaire de l'exposition Anhang, dans le très beau petit catalogue qui complète l'exposition, évite cet écueil de façon intelligente.

L'appel de l'art

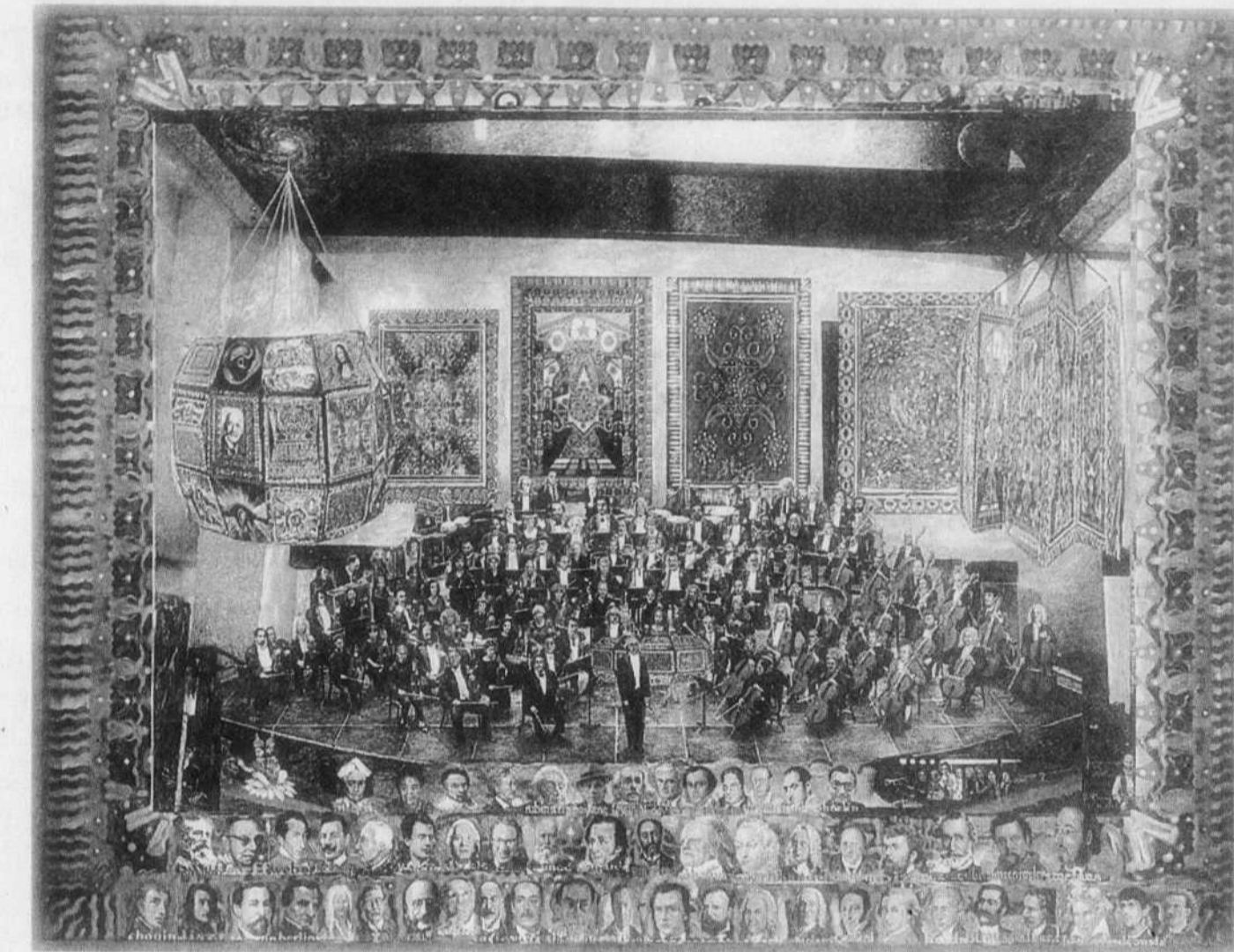
Ancien ingénieur, Anhang a quitté Northern Telecom en 1973. Il aurait été l'objet d'un «appel». Si une telle chose est vraie, alors on devient artiste comme on entre en religion. Il s'agit d'un autre mythe rattaché à la création: celle-ci rapprocherait les êtres de l'être suprême.

Dieu est dans les petites choses et l'art est un absolu de substitution, nous rebat régulièrement les oreilles le collègue Baillargeon. Mais appliqué au cas des artistes outsiders, il s'agit d'un lieu commun, qui dit en gros qu'à travers l'art, Dieu ou les esprits communs nous parlent. Or, rien n'est moins certain. Les récits d'artistes médiumniques sont certes captivants, mais uniquement du point de vue de la mythographie et de la sociologie. Cela dit, la spiritualité est un élément crucial dans le cheminement marginal d'Anhang, lui qui a rencontré au moins un gourou sur sa route. Il prétend même avoir vu le vrai visage de Dieu et entrevu ce qui se tramait derrière les portes du paradis.

Du mythe à l'œuvre

De tels arguments tiennent difficilement dans le cas d'Anhang. Dans cette production fascinante, de multiples références pullulent, le plus souvent sous la forme de portraits des grands de ce monde — politiciens, artistes ou grands compositeurs —, tous représentés à foison. Dans l'exposition admirablement présentée par la commissaire, une galerie de portraits de gens célèbres — Oprah Winfrey, le frère André, Roosevelt, Colin Powell... — illuminés de diodes lumineuses est accrochée dans une pièce obscure, *The Optical Tunnel*, qui offre un véritable ballet de lumières cadencées.

Juste auparavant, on aura vu une de ces larges compositions telles que les affectionne l'artiste: *San Diego Symphony* (2002), une œuvre illuminée et sonore. Cette toile a



San Diego Symphony, 2002, œuvre de Bill Anhang réalisée en collaboration avec Glen Luckock.

été peinte avec l'aide du fidèle assistant d'Anhang, le peintre Glen Luckock. Hommage à la musique classique et à ses célébrités, cette œuvre touffue présente une salle de spectacle dont la scène est occupée par un orchestre. Parmi les musiciens, on y reconnaît entre autres Beethoven et Bach.

Une filiation

Ce qu'il y a d'intéressant dans cette toile — outre son ardeur à couvrir toute la surface de nombreux détails et sa palette soutenue et parfaitement assumée —, c'est que l'arrière-scène est décorée d'œuvres qui ressemblent à celles de l'artiste médiumnique Fleury-Joseph Crépin (1875-1948). Anhang le cite régulièrement dans son travail, lui vouant, semble-t-il, une grande admiration. Les pièces de Crépin, comme suspendues à l'arrière-scène, sont accompagnées par d'autres qui ressemblent à s'y méprendre à celles que réalise déjà Anhang (et qui lui ont été inspirées par d'autres œuvres, des portraits de Crépin). Dans un secteur plus «officiel» de l'art, on dirait que cette reprise d'Anhang de ses propres œuvres, une véritable citation, lui permet de s'inscrire auprès de Crépin.

En prime, ces œuvres sont accompagnées, au premier plan, par une galerie de compositeurs célèbres, comme Liszt, Rubinstein ou encore Berlioz. Autrement dit, Anhang, par le fait même, crée une filiation entre ces grands noms, Crépin et lui-même. Ainsi est-il porté par l'ambition, il l'énonce clairement en signant cette œuvre riche en références, d'appartenir à ce groupe, ou du moins à la lignée des artistes bruts qui le précèdent, comme Crépin. Il en va d'une «stratégie» fréquente dans les arts visuels. Et le fait qu'Anhang se réclame de cette lignée, qu'on se comprenne bien, ne lui enlève absolument rien comme artiste.

C'est justement ce qui fascine dans le travail d'Anhang, qui se désigne lui-même comme «l'araignée de l'époque». En s'autoproclamant comme tel et en signant des tableaux comme *San Diego Sympho-*

ny, Anhang crée autour de lui du mythe. L'araignée ne fait-elle pas œuvre de patience, d'habileté, c'est le cas de le dire, arachnéenne, en plus de symboliser, dans les croyances populaires, l'âme du rêveur qui peut s'échapper du corps par la bouche pour y revenir par le même chemin? L'image colle parfaitement à l'individu, lui qui s'amuse à amalgamer les époques, les manières et les références, à puiser dans le kitsch, les icônes populaires et le grand art, en plus de donner place à des considérations écologiques et historiques.

Lite-Brite

Anhang est un boulimique, autre caractéristique reliée aux outsiders. Entre 1975 et 2000, il a fabriqué pas moins de 3500 plaques murales pour commutateurs, des émaux sur cuivre, dont 2400 sont en montre dans l'exposition qui nous occupe. Elles sont alignées sur un mur, en une immense grille, ne présentant jamais deux faces identiques, parfois abstraites, ailleurs figuratives. Ici, la présentation souffle ces petits gestes quotidiens à une tout autre échelle.

Ces plaques sont ici exposées sous forme d'installation, devenant *The Chambers of Globes*, où Anhang se montre préoccupé du sort de la planète, avec trois globes d'aluminium à l'image de la planète. Un premier globe terrestre s'ouvre mécaniquement et révèle une liste de vingt-sept villes qui ont été frappées par la guerre au cours de leur histoire. Un autre globe terrestre permet de décliner les espèces animales selon la géographie de la planète, dans une sorte d'appel à la protection de la faune.

Les obsessions et l'excès à

l'œuvre dans ce travail se retrouvent dans une myriade de jeux de Lite-Brite débridés. L'exposition est rythmée de plusieurs œuvres géométriques, parfois décoratives, des *Sconces*, des *Rectangles* et des *Solar Disc*. Toutes ces pièces sont animées par un système complexe de diodes lumineuses dont la séquence est réglée par des micro-processeurs (dans les tableaux, sous le même principe, la fibre optique est fréquemment utilisée par Anhang). Le tout, disséminé dans l'espace, parfois observe un ballet gracieux, parfois cède au chaos, ce qui donne un léger effet psychédélique, ou hypnotique, à l'ensemble.

Des résonances spirituelles

Plusieurs de ces œuvres illuminées, dont les *Sconces* ou les œufs, évoquent des formes aux résonances clairement spirituelles. D'autres pièces existent que l'on peut porter, comme des boucliers ou des plastrons, elles aussi ornées de petites lumières. De ces habits, aux côtés d'un plastron et d'un sceptre, est le *Chapeau de Don Quichotte*. On comprend une fois de plus que le mythe que construit Anhang autour de son propre personnage joue dans ce clin d'œil au chasseur de géants.

À Montréal, vous avez peut-être déjà croisé, l'été dernier, des œuvres de Bill Anhang au Château Dufresne, dans l'exposition *Chassé-croisé, art populaire et art indisciplinaire*. Bill Anhang a ceci de particulier qu'il a beau être un artiste hors norme, il désire s'insérer dans le réseau habituel de l'art, qui commence à le soutenir. Et vu la qualité et la richesse de ses travaux, ce réseau n'a pas tort.



Sean Mellyn "It's a Beautiful Day" 2002

Tv Influenza

David Acheson
Marie Côté
Robert Duchesnay
Claude Ferland
General Idea
F. LeBouthillier
Cartoon Logic
Nam June Paik
Sean Mellyn

Jusqu'au 1er mars

Art Mûr

5826 rue St-Hubert
514 933 0711
Métro Rosemont

Exposition de groupe

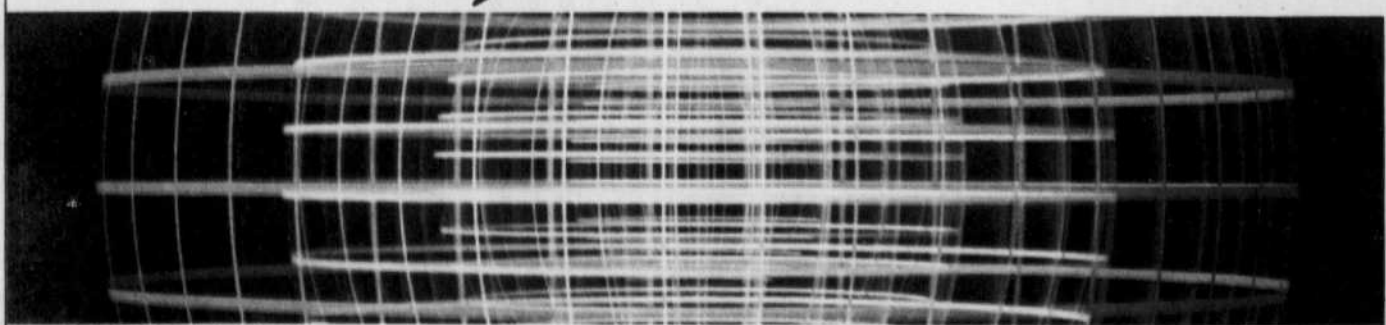
Stéphanie Béliveau Marc Séguin
Jean-Sébastien Denis Julie Ouellet

Jusqu'au 15 février

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514 693-1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

Colloque David contre Goliath?



Fausttechnology, ©2000 PURFORM.COM

La création contemporaine face aux nouvelles images (technologies, publicité, réalité virtuelle) avec Yan Breuleux, Céline Lafontaine, Vincent Lavoie, Yves Rousseau, Marie-Noëlle Ryan, Martin-Pierre Tremblay, Jean-Philippe Uzel.

Le mercredi 5 février 2003 de 13 h à 16 h et de 18 h à 20 h

Entrée libre

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal (Québec)
Renseignements : (514) 847-6226



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

www.macm.org